

**Afin que tu
vives**

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.J. ARNAUD

AFIN QUE TU VIVES



· SPECIAL POLICE ·

***Editions
"FLEUVE NOIR"***

G.-J. ARNAUD

AFIN QUE TU VIVES

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1962 « Éditions Fleuve Noir », Paris

Prologue

Le dernier des quatre charbonniers sortit de la cabine n° 15 à neuf heures huit minutes. Il avait passé une demi-heure sous la douche mais la peau de son visage restait grise.

Le père Chaudière l'accompagna jusqu'à la porte. Il avait fermé celle-ci, ainsi que le prévoyait le règlement, à huit heures trente. Dans l'établissement de bains il ne restait plus que lui et le charbonnier.

L'homme lui tendit son paquet de cigarettes et il en préleva une avec un demi-sourire. En même temps il déverrouillait la porte, et celle-ci en s'ouvrant découvrait le mur spongieux du brouillard.

— Parlez d'un temps ! grommela le charbonnier. Encore un dimanche de foutu ! Demain je reste dans les plumes jusqu'à midi. Bonsoir !

La silhouette de l'homme fut absorbée par le brouillard. Le père Chaudière tira sur sa cigarette en regardant la masse jaunâtre qui engorgeait la rue. Au mois de novembre, à Toulouse, le brouillard était aussi fréquent qu'à Lyon.

Il allait refermer la porte quand une ombre sortit de la purée de pois. Une voix jeune s'éleva avant que le père Chaudière eût vu à qui il avait affaire.

— J'arrive trop tard ? Pourtant j'ai couru tout le long du chemin.

La jeune fille apparut dans le cube de lumière pauvre. Ses longs cheveux noirs luisaient d'humidité et son visage était inquiet. Elle était jolie et le père Chaudière se dit qu'il l'avait vue quelquefois dans l'établissement.

— C'est fermé, dit-il. Faudra revenir demain à six heures.

— Oh !... Je ne pourrai pas. Vous ne pouvez pas faire une exception, père Chaudière ?

Tout le quartier l'appelait ainsi depuis plus de trente ans et le vieux ne s'en offusquait pas. La fille déboutonna son imperméable et secoua ses cheveux. Ce que regardait le père Chaudière, c'étaient les deux seins aigus qui poussaient vers lui le tissu noir d'un pull-over.

— Entre, dit-il, d'une voix bourrue.

La fille se faufila entre lui et la porte, le frôlant, lui laissant le temps de respirer son odeur de chair mouillée. Il repoussa la porte.

— Louez-moi une serviette et un savon.

Elle l'accompagna au bureau. De la poche de son imperméable elle

sortit des pièces de cent francs.

— Deux cent cinquante.

La fille posa trois pièces sur le guichet.

— Gardez tout. Vous êtes bien chic de m'avoir laissée entrer.

Le vieux regrettait déjà. Tout ce qu'il y gagnait, c'était cinquante balles, alors que, l'espace d'une seconde, il avait rêvé d'autre chose.

— Viens.

Il l'accompagna à la cabine n° 30, du côté marqué « Femmes ». La fille ouvrit la porte et ôta son imperméable. Le père Chaudière regardait la croupe et les hanches rondes qu'une jupe étroite moulait. La fille se tourna avec un sourire et referma doucement la porte.

Le vieux se dirigea vers le côté des hommes et commença le nettoyage des cabines. Même en ne consacrant que cinq minutes à chacune, il en avait pour quatre heures. Mais le lendemain, il ne venait qu'à huit heures. C'était la femme de cabine qui faisait l'ouverture à six heures.

En sortant de la 24, il crut entendre un bruit de pieds nus et alla jusqu'au bout de l'allée. C'était une illusion. Pourtant il continua vers le côté des femmes et vit la fille qui venait vers lui. Elle avait enfilé son imperméable mais était nue dessous.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon savon. Vendez-m'en un autre.

Dans le mouvement quelle fit pour prendre l'argent dans sa poche, l'imperméable s'ouvrit sur sa nudité. Le père Chaudière se sentit devenir plus vieux, plus massif. Il rendit la monnaie avec difficulté, comme si le moindre geste devenait pénible.

La fille courut sur le carrelage en direction de la cabine. Au coin de l'allée elle se retourna, grimaça un sourire complice avant de disparaître. Le vieux, poussé par une force irrésistible, sortit du bureau vitré et marcha dans la même direction, l'œil sur les petites traces humides laissées par les pieds nus de la gamine.

La porte du 30 était entrouverte et l'eau ruisselait. La jeune fille chantonnait sous la douche. Les cabines étaient du modèle ordinaire. Partagées par une avancée de mur de quatre-vingts centimètres pour protéger les vêtements accrochés dans la première partie.

Hasard ou calcul, le battant entrouvert laissait dix centimètres entre cette avancée de mur et la porte elle-même. La chair de la fille emplissait cet espace. Elle avait dix-huit ans environ mais un corps de femme. Sans arrêt, elle tournait sous l'eau ouverte à fond et chantonnait. Puis, soudain, elle s'immobilisa.

Son visage paraissait coupé par la moitié à cause de la porte. Un œil noir, délicat comme une pierre précieuse dans un écrin satiné, celui des paupières effilées, découvrait le vieillard à l'affût.

Un rire contracté eut du mal à jaillir de la gorge invisible, mais il

fit tressauter le sein droit, haut et rond à peine moucheté d'une aréole rose.

Chaudière fit un pas en avant, poussa la porte et découvrit entièrement le corps de la fille.

— Dites donc ! fit-elle d'une voix basse.

Le vieux avançait toujours, énorme et paraissant devoir dilater l'entrée de la cabine.

— Ça vous prend souvent ? murmura-t-elle en reculant vers le fond de la cabine.

L'eau tombait entre eux comme une pluie. La fille attrapa la serviette sur le tabouret et la plaça devant son corps.

— Sortez !

De petits calculs rapides s'opéraient dans la tête du vieux. Il était seul avec elle, la porte était fermée, personne ne viendrait. La fille pourrait dire ce qu'elle voudrait. Maintenant et plus tard. Le vieux savait qu'il avait une bonne réputation, qu'il était bien vu de tout le monde. Autant en profiter, une fois, une seule.

Sans la quitter des yeux, il coupa l'eau et le silence subit affola la gamine.

— Si vous ne sortez pas, je crie !

— Tais-toi ! On est tout seuls.

Une expression rusée atténua le feu du regard noir. Le vieux ne la remarqua pas. Il happait dans ses gros doigts les bras ronds de la fille. Elle continua de crisper ses mains sur sa serviette mais Chaudière l'attirait vers lui.

— Lâchez-moi !

— Tais-toi ! murmura-t-il.

— Lâchez-moi ou j'appelle !

Les épaules massives se haussèrent de dérision. Alors la fille dit à haute voix :

— Philippe !

Le prénom projeté avec force fit écho quatre ou cinq fois dans l'établissement. Cette fois le vieux s'inquiéta et relâcha sa prise. La fille essaya de se libérer.

— Qui appelles-tu ? Quelqu'un t'attend dehors ?

En même temps il eut un pressentiment et jura. Il pivota sur lui-même, abandonnant la gosse, et se précipita vers la porte.

Le garçon arrivait au pas de course, silencieux sur ses semelles de caoutchouc. L'objet qu'il portait sous le bras gauche fascina le père Chaudière pendant quelques secondes. La grosse boîte en fer contenait toute la recette de la journée. Plus de deux cent mille francs.

Philippe était grand et mince, vêtu d'un blouson imperméable, les cheveux noirs et longs, semblables à ceux de la fille. Ils paraissaient

frère et sœur mais le vieux savait qu'il n'en était rien.

— Donne ça ! gronda-t-il en fonçant en avant.

Mais la fille arrivait derrière lui et projeta le tabouret dans ses jambes. Le père Chaudière sentit ses jambes fléchir sous lui. Il glissa mais réussit à garder son équilibre.

Seulement le garçon avait une bouteille à la main. Celle d'eau de Javel à moitié pleine. Le vieux commença à avoir peur. L'autre la tenait par le goulot. Dès que la fille avait crié, alors qu'il entassait l'argent du tiroir dans la boîte déjà pleine, il s'était emparé de la bouteille. Maintenant, il lui fallait assommer le vieux pour pouvoir filer.

Chaudière recula mais buta contre le tabouret. Le garçon leva la bouteille. Il essaya de parer le coup mais Philippe lui lança un coup de pied dans le ventre. La douleur le stupéfia et la bouteille se brisa sur son crâne chauve. L'eau de Javel ruissela sur son visage. Assommé net, il bascula en arrière et ne bougea plus...

— Habille-toi vite et n'oublie rien.

La fille enfila son pull et sa jupe, roula ses sous-vêtements et les plaça dans ses poches.

— Dépêche-toi !

Elle essuya ses jambes pour enfiler ses bas. Il la prit par la main et l'entraîna. Il avait hâte de retrouver le monde du brouillard.

Dans la rue il lâcha entre ses dents :

— Tu en as trop fait.

La fille marchait la tête droite, l'air d'une noyée avec ses cheveux épars.

— Il était affolé. Suffisait qu'il ait envie de regarder par l'entrebâillement.

— De toute façon, il m'avait vue, moi, dit-elle.

— Maintenant, il nous connaît tous les deux.

La fille se tourna vers lui alors que le brouillard se délayait dans la lumière d'un éclairage.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué ?

— Pour deux cent mille ?

— Il me reconnaîtra.

Philippe serra son bras dans ses doigts longs et maigres.

— Non, si tu coupes tes cheveux et te fais teindre en blonde. Demain, n'oublie pas.

— Et toi ?

— Je reste comme ça.

Ils approchaient de la Garonne et du Pont-Neuf.

— Nous allons chez toi ?

— Où veux-tu aller ? dit-il.

La fille n'aimait pas la chambre de Philippe. Située sous les toits dans un immeuble immense, elle était glaciale et sinistre. Il fallait escalader cinq étages pour y accéder.

— Pourquoi ne pas aller à l'hôtel ?

— Non !

Philippe n'était pas autoritaire. Il tranchait seulement ses hésitations et voyait ce qu'il fallait faire immédiatement.

— Nous verrons demain.

Dans la chambre du garçon elle essuya ses cheveux et enfila sa robe de chambre. Philippe comptait l'argent. Beaucoup de pièces de cent francs, de billets de cinq cents et de mille. Plus rares les billets de cinq mille ou de dix mille. Un seul de cette dernière valeur.

— Deux cent trente et un mille deux cent quarante francs, c'est bien ce que j'avais calculé pour un samedi.

Pendant un mois Philippe avait étudié l'affaire. Chaque samedi il vérifiait l'heure de fermeture de l'établissement, les habitudes du père Chaudière. Fanny en se présentant après le départ du dernier client avait été acceptée par le vieux. Quand il avait été occupé à nettoyer les cabines du côté hommes, elle avait ouvert le verrou. Mais Chaudière l'avait surprise et elle lui avait demandé un autre savon. Selon les indications de Philippe, elle avait alors joué la petite comédie prévue. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient envisagé que l'homme irait aussi loin.

Philippe rallumait le petit poêle à bois.

— Il m'aurait certainement violée, dit Fanny en se rapprochant du feu.

— Peut-être pas, dit Philippe.

La fille le regarda en coin.

— Pourquoi es-tu venu, alors ?

— Vous faisiez trop de bruit.

Fanny resta silencieuse. Il ne dirait pas autre chose à ce sujet, et il était inutile d'espérer lui arracher ce qu'il pensait réellement.

Ils mangèrent du pain trempé dans du lait chaud. Puis Philippe fuma une cigarette.

— Demain, pas de souci à se faire. C'est lundi que commencera la véritable enquête.

Il commençait à faire moins froid dans la pièce et Fanny se déshabilla, s'allongea dans le lit avec sa robe de chambre.

Le lundi matin quand elle ouvrit les yeux, Philippe était déjà levé et lisait un journal debout devant le poêle. Il était huit heures et demie. Le brouillard collait toujours aux vitres sales.

Le visage maigre de Philippe se tourna vers elle.

— On parle de toi.

Fanny quitta la chaleur du lit, posa une main sur l'épaule du garçon. Le tissu de la veste était humide. L'article était au bas de la première page, en grosses lettres noires pour le titre.

— Chaudière a parlé. Quelques mots pour expliquer qu'une fille brune et un garçon l'avaient agressé à la fermeture.

Philippe écarta le journal et constata :

— Il ne dit pas qu'il t'a introduite dans l'établissement bien après l'heure de fermeture.

— Où est-il ?

— Hôtel-Dieu. L'eau de Javel risque de le rendre aveugle.

La fille essaya de prendre le journal mais il le ramena vers lui.

— Quoi encore ?

— Pas mal de choses sur toi, mais inutile de les lire.

— Si.

Muette d'horreur, elle lut son signalement complet et jusqu'à la couleur de son imperméable. Philippe la jugeait de son œil froid.

— Tu aurais dû le tuer, murmura-t-elle. S'ils m'arrêtent, je...

— Continue.

— Rien.

Philippe plia le journal.

— Pourquoi ne parle-t-on pas de toi ?

Le garçon alluma une cigarette.

— Chaudière te hait. Il ne te pardonne pas non seulement de lui avoir joué la comédie de la séduction, mais encore d'être ma complice.

Fanny posa par distraction sa main sur le poêle, poussa un cri de douleur en se brûlant. Elle suça la tranche de sa main l'air songeur.

— Il faut croire qu'il m'a détaillée pour être aussi précis, et que le coup de bouteille ne lui a pas fait beaucoup de mal.

— Sauf aux yeux.

— Oui, aux yeux.

Un sourire rendit minces ses lèvres boudeuses.

— J'y pense. Un type aveugle ne peut pas me reconnaître ? Même en donnant de moi un signalement précis.

— Ils espèrent lui sauver la vue.

Mais Philippe pensait à autre chose.

— L'ennui, c'est que nous ne pouvons pas rester ici. Nous serions vite remarqués.

Fanny mordillait toujours sa brûlure.

— Ne connais-tu pas un endroit où nous puissions aller ?

— Peut-être, dit-elle. Je vais commencer par y aller moi et ensuite je te ferai signe.

CHAPITRE PREMIER

C'est elle que j'ai d'abord vue venir. Vers le soir de ce lundi de novembre, le brouillard achevait de se transformer en petite pluie fine. Des feuilles mortes à moitié pourries montaient des odeurs fortes de champignons.

La villa que j'occupe du côté des Minimes n'est protégée de la rue que par un haut grillage. J'ai horreur des murs d'enceinte. De mes fenêtres j'aime voir la vie, même sous la forme la plus vulgaire, même si je la déteste profondément certains jours.

Fanny sonna deux petits coups et s'appuya contre la grille. Ses petites mains blanches étreignaient le fil de fer et ressemblaient de loin à des oiseaux pris dans des filets. Chaque fois que je la voyais, je ne pouvais m'empêcher de sourire. À cause de son nom : Fanny Escalague. C'était trop pittoresque pour être vrai.

J'ai ouvert la fenêtre pour lui crier :

— Entrez, je n'ai pas encore fermé.

Dans l'allée, elle avançait à petits pas sur ses talons-aiguille, les mains dans les poches de son imperméable, et cette attitude moulait son petit corps de Tanagra.

— Ma pauvre petite, vous voilà trempée ! Venez !

Elle me suivit dans le vaste living. Le chauffage central fonctionnait depuis deux semaines et il faisait bon.

— Donnez votre vêtement de pluie.

Fanny hésita puis accepta. Je le mis à sécher devant le radiateur.

— Asseyez-vous. Voulez-vous du thé ?

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Longtemps que je ne vous ai vue !

Depuis le jour où je lui avais demandé de poser pour moi. Je peins et je modèle la glaise. Fanny allait poser de temps en temps aux Beaux-Arts et pour certaines photographies à la limite de la pornographie. Pourtant elle avait refusé, avec un petit sourire méprisant qui avait l'air de supposer de l'impureté dans mes intentions. Pourtant, je suis une femme normale. Je n'ai jamais été attirée sensuellement par la jeune fille. Allez faire comprendre des choses pareilles à un petit être buté et déjà blasé par la vie !

— Du lait ?

— Oui.

Elle buvait, les paupières baissées, son visage triangulaire légèrement incliné. Je n'étais même pas intriguée. Je pensais qu'elle avait eu à faire dans le quartier et que c'était le hasard qui l'avait conduite jusqu'à ce fauteuil.

— Je veux bien poser pour vous, dit-elle en me regardant soudain dans les yeux, avec une telle acuité que je me sentis bêtement rougir.

— Très bien, ai-je murmuré. Je vais terminer ce que je fais et...

— Non, tout de suite ! Et je veux rester chez vous tout le temps que cela durera.

Là, je fus agrippée solidement par la curiosité.

— Vous voulez dire manger et... coucher ?

Aussitôt, je me mordis les lèvres d'avoir séparé sans le vouloir ce dernier mot. La petite me regardait toujours avec une sorte d'agressivité.

— Tout ce que vous voudrez, dit-elle d'une voix sèche.

Je me suis levée pour m'approcher de la baie. Son regard s'accrochait à moi, j'avais l'impression d'être dépouillée de ma robe de chambre. Sa façon de me prêter des intentions que je n'avais pas me rendait ridicule, me donnait un terrible sentiment de culpabilité. D'un seul coup, je me mis à détester tous ces adultes qui avaient pu pervertir son jugement, écorcher à vif son innocence.

— Ma belle-mère déteste les étrangers, dis-je en me retournant. Il ne m'est pas possible de vous loger. Pour le repas de midi, peut-être... Et puis je ne suis pas une professionnelle et parfois la peinture et le modelage me lassent. Il y aura des jours où je n'aurai nullement besoin de vous.

Angoissée, je guettais ses réactions. Tout d'abord, elle parut surprise, déroutée, puis elle fit un effort pour recouvrer son cynisme.

— C'est tout ou rien.

Agacée, je fis un pas vers elle.

— Eh bien, n'en parlons plus ! Je me débrouille très bien avec mon mannequin articulé.

Elle haussa les épaules.

— Ne refusez pas alors que je m'offre spontanément.

Encore de ces phrases à double sens.

— Pourquoi faites-vous ça ? ai-je murmuré.

— Il faut que je me cache.

De la poche de son imperméable elle sortit un journal et me le tendit. Il était plié de telle façon que l'article me sauta immédiatement aux yeux.

— Lisez d'abord, me dit-elle comme je l'interrogeais des yeux.

Quand j'eus fini, elle me guettait comme un petit fauve méchant.

— C'est moi qui ai fait ça. Avec le garçon qui couche avec moi.

— Pour l'argent ?

— Bien sûr !

D'un rapide regard elle embrassa mon intérieur et fit une grimace.

— Vous ne comprenez pas, vous qui avez tout et même davantage.

— Ce que je ne comprends pas, c'est ce que vous me voulez.

Je déteste les faits divers criminels. Apprendre que cette gamine était mêlée à une sordide histoire de vol et d'agression me donnait la nausée. Je n'avais qu'une hâte : lui claquer ma porte aux talons.

— Il faut m'héberger pendant quelque temps, je ne sais pas où aller.

Il n'y avait aucun accent déchirant dans ses paroles. Elle était aussi froide que cette pluie qui piétinait mon jardin.

— Vous ne regrettez rien, n'est-ce pas ?

— Le vieux cochon voulait me violer dans ma cabine de douche.

— Vous l'avez aguiché, certainement ?

— Il a été puni.

Dans son esprit, ce n'était pas l'intention qui avait été punie, mais la vieillesse du père Chaudière. Moi qui n'ai que trente ans, j'étais certainement de la même race que le pauvre vieux, dans son esprit. Elle avait cru deviner un certain trouble chez moi et avait pensé en profiter. Du coup, la colère me prit.

— Vous allez partir immédiatement. Votre histoire me répugne profondément et je préfère que ma belle-mère ne vous trouve pas là quand elle se lèvera.

— Vous ne voulez pas de moi ?

Un rire bref me vint aux lèvres.

— Pour quoi faire ?

Cette fois elle fut complètement persuadée d'avoir commis une grossière erreur. Son visage se bouleversa en quelques secondes et j'eus devant moi une petite fille complètement perdue et affolée.

— Je vous en supplie ! fit-elle, la voix rendue rauque par les larmes. Ne me rejetez pas... Je ne sais que faire ni où aller... Jusqu'à demain seulement... Oui, demain les journaux donneront peut-être d'autres détails et je saurai si je suis recherchée.

La méfiance me figeait encore.

— Et si vous êtes recherchée, vous resterez combien de temps ?

— De toute façon, je partirai.

— Vous mentez !

Elle s'enfonça dans son fauteuil, ramena ses jambes sous elle. Elle portait un pull noir et une jupe de même couleur, très collante.

— Je partirai, dit-elle.

— Rejoindre ce garçon.

— Il m'a laissée tomber. Il a filé avec tout l'argent.

Cette fois, elle me fit pitié.

— Et puis, dit-elle, je crois que je suis enceinte.

C'était trop d'un coup pour ma méfiance. Elle avait failli m'avoir.

— Vous ne trouvez pas que vous exagérez ?

— Je vous le jure. Cela doit dater d'un mois et demi. Philippe ne le sait pas.

L'indignation s'emparait de moi :

— Et dans cet état vous avez consenti à cette complicité ? Vous n'avez pas un seul instant pensé à ce gosse...

Son regard m'arrêta avant que je verse dans le roman-feuilleton. Pourtant, j'étais sincèrement outrée par cette inconscience. Et elle ne comprenait pas.

J'ai eu une illumination.

— Cet argent, c'était pour vous en débarrasser ?

— Il paraît qu'avec cent mille francs on peut trouver une clinique.

— Et ce Philippe ne savait rien ?

— Je l'aurais mis au courant après.

Assise en face d'elle je réfléchissais. J'étais surtout agacée, flairant une défaite. Il m'était impossible de la garder éternellement. Mais au bout de quelques jours, comment lui faire comprendre qu'elle abusait de la situation ?

— Donnez-moi le temps d'y voir clair, murmura-t-elle comme si elle lisait en moi. Quand tout sera un peu tassé, je partirai. Peut-être Philippe reviendra-t-il, ce moment de panique passé.

J'attaquai là-dessus.

— Comment savez-vous qu'il vous a quittée ?

— Oui, je n'en suis pas certaine mais il a quitté sa chambre ce matin et n'a pas reparu. À trois heures et demie j'ai pensé à vous. Vous êtes la seule personne qui m'ait manifesté quelque amitié.

Aucune équivoque dans ces derniers mots. Elle avait compris. Du moins je le pensais.

Je l'avais rencontrée à plusieurs reprises et, une fois, l'avais invitée à manger chez moi. Nos dix ou douze rencontres s'échelonnaient sur douze mois. Je les avais espacées de moi-même quand j'avais deviné qu'elle me prêtait des intentions troubles.

Je cherchais comment justifier à mes propres yeux la présence de Fanny chez moi.

— Bien sûr, votre belle-mère...

— Non.

M^{me} Leblanc, la mère de mon défunt mari, n'avait rien à voir dans l'affaire. Elle me devait tout et était trop molle et trop geignarde pour m'empêcher de faire ce que je voulais. Je ne lui avais jamais caché les deux liaisons que j'avais eues après mon veuvage. La dernière s'était

terminée un an plus tôt. Depuis la mort de Jacques, aucun homme ne pouvait m'attirer de façon durable.

Fanny se leva.

— Excusez-moi de vous avoir dérangée. J'étais tellement affolée. Ça va un peu mieux, maintenant.

Interloquée, je me dressai aussi.

— Où allez-vous ?

— À la police. Dans mon état, qu'est-ce que je risque ?

En un éclair, le sordide de ce qui l'attendait me transforma. Il m'était déjà difficile de la comprendre, moi ; qu'en serait-il pour les autres, encore plus indifférents ? C'est peut-être la vanité qui me poussa à la garder.

— Restez quelques jours. Ensuite, nous verrons.

Fanny me regarda longuement, comme pour jauger la solidité de mon consentement.

— Je vais aller chercher quelques affaires, dit-elle.

J'eus envie de faire la grimace. Elle allait s'installer complètement, en quelque sorte. Sous le prétexte d'aller voir ma belle-mère, je la quittai. Une fois seule, la vérité se présenta cruellement. Je me faisais sa complice en l'hébergeant. Cette idiote inconsciente s'en fichait bien, comme de l'enfant qu'elle portait.

Ma belle-mère dormait dans sa chambre. Elle avait de mauvaises nuits et récupérait dans la journée. Ses ronflements et le relent rance de sa respiration me rassurèrent.

Dans la Dauphine, Fanny est restée silencieuse jusqu'à ce que nous arrivions quai de Tounis. Elle m'a fait ranger le long du trottoir, en face du 44.

— Je vous accompagne ?

Elle se fit suppliante.

— Non. C'est si moche, là-haut.

Je n'ai pas insisté. Mais la petite garce m'a fait poireauter pendant une demi-heure. Puis elle a surgi de l'entrée avec une petite valise à la main.

— Il n'est pas revenu ?

Ma demande l'a fait sursauter.

— Non. Je ne trouvais pas mes mules.

— S'il était revenu, vous seriez restée ?

J'attendis sa réponse avant de mettre en marche.

— Oui, finit-elle par dire.

— Vous l'aimez ?

— Plus que tout.

C'était un petit point commun entre elle et moi. Il me donna moins l'impression d'être sa trisaïeule. Moi aussi, j'avais follement aimé

Jacques.

Elle collait son nez à la vitre latérale et je ne voyais d'elle que sa longue chevelure noire et sa main gauche.

Je me faisais l'effet d'une ravisseuse. Cette gamine avait le don de rendre équivoque le moindre geste, la moindre intention.

— Nous rentrons directement ?

Comme elle ne répondait pas, je regardai sur la droite. Deux agents se promenaient avec leur gros capuchon ciré. Je rencontrai son regard. Il brillait encore plus dans son visage devenu livide.

— Oui, rentrons vite !

C'est dans la chambre rose du fond que je l'ai installée. Elle a regardé autour d'elle avec indifférence, mais son regard s'est appesanti sur le radiateur du chauffage central. Elle n'a pu résister et est allée s'appuyer contre.

— Faites ce que vous voudrez. Moi, je suis dans le living où je lis. Nous mangerons à huit heures, mais si vous avez faim avant...

— Non, merci. Il fait bon ici. La chambre était glacée, là-bas, quai de Tounis.

Ma belle-mère venait de se lever et sortait de la cuisine, un bol de café au lait fumant entre ses mains grassouillettes.

— Nous avons de la visite. Une jeune fille qui restera quelques jours ici.

Elle hocha la tête, s'installa près de la table à thé et commença de tremper des biscuits dans son bol. Son temps était occupé par les repas et ses séjours au lit. Ce n'était pas une mauvaise femme. Une ombre, seulement, qui, parfois, devenait ennuyeuse.

Vêtue d'un blue-jean et d'une marinière en toile, Fanny est venue nous rejoindre. Une fois les présentations faites, les deux femmes, la vieille et la jeune, se sont observées jusqu'à l'heure du repas.

Quand Fanny a été certaine de l'inoffensif caractère de M^{me} Leblanc, elle n'a plus prêté attention à elle. Juste au moment où ma belle-mère allait lui poser les questions banales sur le temps dont elle était spécialiste. Dépitée, elle en éprouva une sourde rancune. De cela, je l'aurais crue incapable.

Il y eut ensuite un autre incident. Je n'avais pas prévu la visite de Fanny, et le dîner du soir, divisé en trois, fut assez frugal, sinon pour moi et pour la jeune fille, du moins pour M^{me} Leblanc. Elle devint franchement hostile et je dus lui conseiller d'aller se coucher pour éviter une dispute.

Cette tension entre elles deux devait avoir par la suite des conséquences tragiques dont j'étais loin de me douter.

CHAPITRE II

Le lendemain, un soleil printanier succéda aux brouillards de la semaine précédente. En faisant mes courses dans le quartier, j'achetai plusieurs journaux.

Dans le living, Fanny chipotait une biscotte beurrée dans une tasse de café. En face d'elle, Hélène, ma femme de ménage, paraissait perplexe.

— Bonjour, madame, dit-elle d'un ton interrogateur.

— Bonjour, Hélène ; bonjour, Fanny, bien dormi ?

— 'jour, Edith ! Pas mal !

Mon prénom libéré par les lèvres rondes de la gamine devenait assez curieux. Hélène parut surprise par cette familiarité, et il me fallut quelque temps pour m'y habituer moi-même.

— Les journaux ?

Elle les prit, puis toisa Hélène. Celle-ci est à mon service depuis la mort de mon mari, voilà quatre ans, et c'est une brave femme. Elle fronça les sourcils, chercha silencieusement de l'aide de mon côté. Lâchement, j'ai détourné la tête et elle a quitté le living, furieuse.

Fanny paraissait fascinée par les articles consacrés à l'agression du père Chaudière. Pendant ce temps, je buvais une tasse de café, tout en l'observant. Ses lèvres se pinçaient, perdaient toute bonté. Son visage me devenait étranger, m'inquiétait même.

— Ils disent qu'ils pourront lui sauver certainement la vue, murmura-t-elle.

— C'est bon pour vous, ai-je dit. Le délit sera moins grave.

Rageusement, elle froissa le journal.

— Si Philippe avait frappé plus fort, il serait mort et n'aurait pu donner le moindre renseignement.

Elle me fit frissonner.

— Pourquoi êtes-vous si cruelle ? Il ne faut pas parler ainsi.

Fanny haussa les épaules.

— Je ne veux pas être prise. Je suis prête à n'importe quoi pour ça.

La veille, elle parlait de se livrer à la police. Comédie ou découragement ? Peut-être que la nuit passée sous mon toit paisible lui avait redonné le goût de la liberté.

— Vous pouvez user de la salle de bains à votre guise, dis-je.

— Merci.

Elle se pelotonna au fond du fauteuil. Par la suite, je devais découvrir qu'elle n'aimait pas se laver, qu'elle possédait un sortilège pour semer le désordre autour d'elle, transformer l'endroit où elle se trouvait de façon désagréable, à la limite du sordide.

Vers dix heures j'étais occupée dans mon atelier quand elle vint m'y rejoindre. Ce que j'appelle ainsi est une sorte d'appentis accolé à la maison, invisible de la rue. Le toit est une verrière, et une grande baie s'ouvre sur la masse verte et profonde des lauriers et des buis qui occupent tout le reste du jardin.

— Voulez-vous me couper les cheveux ?

Je m'amusais à interpréter une carte postale représentant un village des Hautes-Pyrénées. J'ai posé mon pinceau pour la regarder.

— Pourquoi voulez-vous les couper ?

— Pour ne pas être reconnue. Ensuite, je les éclaircirai avec un shampoing spécial.

Elle me tendait une paire de ciseaux qu'elle avait dû demander à Hélène. J'ai coupé dans la masse sombre et vivante. Puis j'ai effilé les mèches avec assez de bonheur. Cette coiffure courte rendait son visage moins étroit, faisait ressortir l'ultime survivance de l'adolescence. Je fus presque soulagée de l'avoir dépouillée de ce caractère tragique que lui donnaient ses cheveux longs. Elle n'avait plus cet air de Médée furieuse.

Longuement elle s'examina dans un miroir puis haussa les épaules.

— Plusieurs rinçages les rendront châtain clair. C'est dommage !

Un peu avant le repas, j'entendis un air de jazz coupé de hurlements frénétiques. Je ne déteste pas le style New Orleans, mais j'ai horreur du rock'n roll. Dans le corridor je me heurtai à ma belle-mère.

— Mon Dieu ! Edith, c'est affreux, ce bruit ! Je vais dans ma chambre.

Hélène mettait le couvert avec une brusquerie inaccoutumée. Dans le coin du living Fanny, à genoux auprès du combiné radio-électrophone, paraissait ailleurs. La voix d'Elvis Presley vous dépouillait jusqu'à l'os et paraissait mordre.

J'ai coupé le contact et elle a bondi sur ses talons.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Stupéfaite, j'ai mis du temps à répondre :

— Je déteste ça.

Fanny a ricané :

— Vous préférez un divertissement de Mozart ?

— Je ne déteste pas la musique moderne, à condition qu'elle n'importune personne.

Elle s'est retournée vers le reste de la pièce.

— Tiens ! la vieille a décampé. Elle a essayé de tenir le coup en collant ses mains sur ses oreilles.

Puis elle éclata de rire et enleva le disque pour le glisser dans sa pochette.

— C'est mon préféré. On bouffe ?

Hélène poussa une exclamation. C'est une femme simple qui a beaucoup d'éducation.

— Le déjeuner est prêt, madame, dit-elle en insistant sur chaque mot.

Ce mot magique fit revenir ma belle-mère, qui se glissa à sa place avec des mines sournoises qui n'annonçaient rien de bon. Hélène rentra chez elle. Je ne l'occupe que le matin.

Tout au long du repas, j'ai eu l'impression que Fanny se forçait pour reprendre de chaque plat, et effrayer M^{me} Leblanc sur ses possibilités gloutonnes. Le déjeuner fut une sorte de combat mesquin qui finit par m'horripiler. Fanny avait le chic pour s'emparer des morceaux convoités par M^{me} Leblanc.

Soudain, elle déclara :

— Moi, je mange pour deux.

Ma belle-mère s'étrangla et m'interrogea du regard. Je fis semblant de ne pas comprendre.

Au moment du café, je voulus prendre les journaux, mais ils avaient tous disparu. Je pensai que M^{me} Leblanc les avait emportés dans sa chambre. Elle lit tout, jusqu'aux petites annonces et les avis de décès.

Avant de regagner sa chambre, elle me demanda la « Dépêche ».

— Vous ne l'avez pas prise ?

— Non. Elle était là tout à l'heure.

Fanny lichait une deuxième tasse de café avec un air parfaitement innocent. Pour me débarrasser de M^{me} Leblanc, je dus lui chercher quelques magazines et lui promettre d'aller acheter un autre journal dans l'après-midi.

— C'est vous qui avez fait disparaître les journaux ? dis-je à Fanny, une fois seules.

— Bien sûr. Elle est capable de tout comprendre en lisant les articles.

— Elle n'est pas dangereuse.

— Elle me déteste.

J'ai allumé une cigarette et elle m'en a demandé une.

— Ce n'est peut-être pas bon dans votre état.

— Ça ne fait rien.

Tout en fumant, je me demandais comment me débarrasser d'elle.

Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'elle était là, et je comprenais déjà mon erreur. J'avais commis une bêtise énorme en acceptant de l'héberger.

— Qu'avez-vous fait de vos cheveux ? demandai-je.

— Je les garde en souvenir.

— Je ne pourrai pas priver M^{me} Leblanc indéfiniment de ses journaux, ai-je murmuré.

— Demain, ils ne parleront plus de l'affaire.

Très juste. Dans le fond, ce n'était pas très important pour les services de police. Deux cent mille francs volés, un vieillard assommé. S'il recouvrait la vue, tout serait finalement classé. Dans deux jours, je pourrais la mettre à la porte.

— Vous voulez que je pose pour vous ? fit-elle avec une sorte d'ennui.

— Non, pas aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai plus envie de peindre. Je vais sortir.

— Rapportez-moi du shampooining décolorant.

Je ne suis ni pingre ni intéressée, mais cette façon désinvolte de me commander des achats me révolta. Puis je me dis que c'était un bon moyen de me débarrasser d'elle.

Au volant de ma Dauphine, je gagnai le centre-ville, trouvai une chicane dans la rue Alsace-Lorraine et me rendis chez ma coiffeuse. J'ai les cheveux d'un blond très roux et elle s'étonna de mon achat. Je découvris que j'avais commis une bêtise en allant chez elle.

— C'est pour une amie très brune qui veut éclaircir sa chevelure, dis-je bêtement.

En sortant, je pensai qu'elle pourrait éventuellement témoigner contre moi, prouver en quelque sorte que j'étais la complice de cette petite peste. De mauvaise humeur, je ne pris aucun plaisir à ma partie de lèche-vitrines.

Je suis allée profiter du soleil au Grand-Rond en marchant dans les allées. Je continuais d'être maussade et furieuse contre moi-même. Essayant de deviner pour quelle raison j'avais accepté sa présence, je décortiquai la journée de la veille. Il y avait d'abord eu ce brouillard jaunâtre et poisseux. Avec le soleil de ce mardi, peut-être aurais-je été moins encline à plaindre Fanny. Et puis il me fallait bien reconnaître qu'elle apportait un changement assez séduisant dans ma vie calme. Je n'avais que très peu d'amis et la perspective de me lier avec un homme ne me tentait pas pour le moment. Curiosité malsaine, alors ?

Le soleil fut brusquement moins tiède et tout annonça l'approche de la nuit. Je me hâtai de rentrer. Il était quatre heures quand je pénétrai dans le living et je fus assez surprise d'y trouver M^{me} Leblanc.

— Vous êtes déjà levée ?

Ses lèvres pincées n'annonçaient rien de bon.

— Je n'ai pas pu fermer l'œil. Le poste marchait à plein.

Fanny n'était pas dans la pièce.

— Oh ! dit ma belle-mère, elle s'est enfermée dans sa chambre. En laissant le poste grand ouvert. Vous avez pensé à mon journal ?

J'avais oublié.

— Tant pis ! soupira-t-elle d'un air de martyr.

— Je vais aller jusqu'au kiosque proche.

— Non, je m'en voudrais de vous déranger.

Sans l'écouter davantage, je me dirigeai vers la chambre de Fanny. J'ai frappé, mais elle ne m'a pas répondu.

— Fanny !

J'ai appuyé sur la poignée, mais la porte était fermée à clé.

— Fanny, êtes-vous là ?

À la fin j'ai collé mon œil à la serrure pour ne voir qu'un lit défait. Peut-être était-elle partie. À cette pensée, ni soulagement ni regret ne m'envahit. Rien de tel ne pouvait s'être produit.

Brusquement, j'ai pensé à mon atelier, Fanny s'y trouvait en train d'examiner mes toiles.

— Vous avez mes shampoings ?

J'en oubliai de lui demander ce qu'elle faisait là.

— Ils sont sur la table du living.

— Merci, je vais me faire un rinçage tout de suite.

M^{me} Leblanc sortit précipitamment quand elle la vit arriver, se réfugia dans sa chambre craignant certainement une explosion de rythmes et de chansons hystériques. Par curiosité, je restai à proximité de la salle de bains. Elle en surgit quelques minutes plus tard.

— Qu'en pensez-vous ?

Des reflets clairs commençaient d'apparaître parmi les mèches luisantes d'eau.

— Dès qu'ils seront secs, je recommencerai. Où mettez-vous le sèche-cheveux ? Aidez-moi !

Assise sur le tabouret, elle fermait les yeux sous le souffle brûlant de l'appareil.

— Je ne veux pas que vous alliez acheter ce journal, dit-elle. Trouvez un prétexte.

Cette fois, elle dépassait les bornes.

— Je ferai ce qu'il me plaira. M^{me} Leblanc attend ce journal et je le lui apporterai. Maintenant, je vous défends de mettre le poste à plein et de faire du tapage.

— Sinon... ?

Je n'avais pas sous-entendu de menaces, mais le petit ton agressif m'irritait.

— Sinon, je vous fiche dehors.

— Et les flics sauront que vous m'avez hébergée pendant vingt-quatre heures, que vous m'avez aidée à me couper les cheveux, à me transformer. J'ai caché les longues mèches dans l'atelier. Ils vous soupçonneront en plus d'avoir des mœurs contre nature et je leur dirai que c'est à ce prix que vous m'avez cachée.

Sèchement, je coupai le doux ronronnement de l'appareil.

— Partez tout de suite, avant que je téléphone moi-même !

— Réfléchissez, dit-elle en se laissant glisser à bas du tabouret. Qui vous dit que les billets volés ne sont pas aussi cachés chez vous ? Et tous ces journaux que vous avez achetés ce matin ? Ça prouve bien que vous étiez au courant et complice ? Oh ! votre fric vous met à l'abri des accusations de vol, mais pas d'incitation à la débauche. Après tout, j'ai moins de dix-huit ans.

C'était ridicule.

— Partez !

— Non. Et pour m'y obliger, seule la police pourrait vous aider. Appelez-la. Avant qu'ils me collent dans le panier à salade, j'aurai largement le temps de faire du scandale dans la rue. Vous serez obligée de quitter le quartier.

Pour rien au monde ! J'aimais trop ma villa et ce coin de Toulouse. Brusquement, ses paroles me faisaient peur.

— Allez-vous-en !

— Plus tard. Vous seriez trop ennuyée si la police vous posait certaines questions.

Elle se dirigea vers sa chambre et je me trouvai nez à nez avec ma belle-mère.

— Votre journal ? dis-je avec nervosité. J'y vais tout de suite.

Sans enfiler mon manteau de demi-saison je quittai la villa. Il faisait déjà sombre et froid. Je marchai rapidement et achetai le journal du soir. L'affaire était toujours en première page.

Au retour, malgré le froid, je ralentis le pas. Je n'avais aucune hâte de retrouver l'élément de ma défaite. Je n'avais aucun moyen de la faire sortir de chez moi sauf celui auquel je ne tenais guère : l'appel à la police.

Un garçon me croisa. Il était grand et maigre, vêtu un peu à la diable. Il m'inspecta des pieds à la tête. Je portais une robe de lainage qui me moulait peut-être trop. J'avais légèrement grossi depuis l'année dernière et elle marquait trop mes formes.

Instinctivement je me retournai et me rendis compte que le jeune homme me suivait. Cela me fit penser à une réflexion d'une de mes amies :

— Tant que les jeunes se retournent sur toi, c'est que tout va bien.

Il me rejoignit à la grille et la façon de s'imposer allait lui attirer quelques paroles sèches quand il me dit :

— Je veux voir Fanny, tout de suite.

Je crus que c'était son frère. Ils avaient tous les deux le même visage dur.

C'est ainsi que Philippe s'installa chez moi.

CHAPITRE III

M^{me} Leblanc me rejoignit à la cuisine le même soir.

— Ils sont mariés ?

— Non.

Sa main s'enfonça dans sa poitrine molle en signe de désolation.

— Ils ne vont pas coucher ensemble ?

— Ils feront comme ils voudront.

Pour la première fois, elle protesta :

— Edith... Si mon fils...

Je détestais qu'elle s'en référât à Jacques. Il n'avait jamais fait attention à ses conseils larmoyants, et je n'allais pas la laisser profiter de ce qu'il était mort pour lui attribuer de fausses intentions.

— Pour le moment, je fais ce qui me plaît.

Elle gémit.

— Pourquoi ces deux êtres ?... Deux pâles voyous !

Oui, pourquoi ? Maintenant, j'avais peur, et surtout de lui. Il avait demandé du café et je le lui apportais. M^{me} Leblanc hésitait, se demandant si elle allait en boire, au risque de ne pas dormir, ou bien si elle se contenterait de son tilleul habituel.

Mais elle aussi redoutait de retourner au living.

— Je vais faire mon tilleul et le boire ici.

— Comme vous voudrez.

Philippe avait sorti une bouteille du bar et l'examinait.

— Du scotch, hein ? Je n'en ai jamais bu. Je déteste d'alcool.

Pourtant il déboucha la bouteille et but une gorgée à même le goulot.

— Dégueulasse !

— Prenez au moins un verre.

Il me fixa avec étonnement.

— À quoi vous servent toutes ces manières ?

— Et à vous ?

Comme Fanny paraissait attendre une réaction de sa part il alla fermer la porte.

— La vieille est au lit ?

— M^{me} Leblanc ? Pas encore.

Je les acceptais, parce que leur présence était pour le moment moins horrible que la menace de voir la police chez moi et le scandale

dans le quartier. J'ai toujours détesté avoir la vedette, surtout dans des situations assez scabreuses. Je me donnais simplement le temps de trouver une idée pour me débarrasser d'eux le plus discrètement possible. Ma seule erreur était que Fanny eût passé une nuit sous mon toit.

Brusquement, elle se dressa, blanche comme la mort, puis marcha vers la porte. Méchamment, je dis à Philippe :

— Elle a des nausées.

— Toujours, il paraît, les premiers mois.

Ainsi, il savait. Elle m'avait menti. Il ne l'avait pas abandonnée. C'est elle qui avait eu l'idée de venir chez moi et, une fois à peu près incrustée, lui avait fait signe de la rejoindre.

— Vous étiez dans votre chambre hier pendant que j'attendais dans la voiture ?

— Bien sûr. C'est pourquoi elle est restée aussi longtemps.

Fanny revint, s'essuyant la bouche. Elle but une tasse de café sans sucre.

— Je suis allé voir Chaudière, cet après-midi.

Elle le regarda, les yeux brillants d'admiration.

— Tu as osé ?

— À l'heure des visites normales. J'ai fini par trouver la chambre qu'il occupe seul.

Fanny eut un rire irrésistible.

— Tu lui as parlé ?

— Bien sûr. J'ai dit que j'étais un interne.

— Il n'y avait pas de policier devant sa porte ?

— Non. Ils ont d'autres chats à fouetter. Il m'a dit qu'on espérait lui sauver un œil. Le droit, et qu'ensuite on lui ferait voir des photographies pour essayer de reconnaître ses agresseurs.

J'étais moi-même stupéfaite par le culot de ce garçon.

— J'espère qu'il se trompe. Parce qu'après les photographies classiques, ils le cuisineront pour obtenir de lui des détails. Les flics ont parlé de portrait robot.

Fanny fronça le sourcil.

— Tu y crois ?

— Et comment ! Tiens ! Pour toi, ils prendront les cheveux de Gréco, les yeux de Pascale Petit et la bouche de B.B. Ça sera à peu près toi.

Elle passa la main dans ses cheveux coupés court et déjà moins foncés.

— Oh ! ça ne fait rien ! continua-t-il d'un ton froid. Une fois en possession de ton signalement ils chercheront dans la ville. Les photographes d'art ont tes photos et même les Beaux-Arts. Facile !

Fanny mordillait sa main. Il y avait la trace rouge d'une brûlure.

— Ce sera pareil pour toi ?

— Évidemment. Mais à la condition que Chaudière puisse y voir. Il est trop bête pour imaginer dans sa tête que tu as les cheveux d'une telle et la bouche de telle autre. Il ne va certainement jamais au cinéma. Tant qu'il est aveugle, on a la paix.

— Tu retourneras à l'Hôtel-Dieu ?

Philippe vida sa tasse de café. Ils discutaient comme si je n'existais pas. Je me demandai si M^{me} Leblanc écoutait à la porte.

— Pas si fou ! Pour me faire repérer ? Toi, tu iras.

— Moi ?

Elle paraissait effrayée.

— Bien sûr. Chacun son tour.

— Je ne pourrai jamais.

— Il faudra bien. Nous devons surveiller le bonhomme jusqu'à sa sortie.

Fanny mit son visage entre ses mains.

— Ne me demande pas ça.

Philippe haussa les épaules.

— Tant pis. Je sais où il habite. Il est marié, mais sa femme est souvent soûle.

J'étais fascinée. Horrifiée, mais prodigieusement intéressée. Comme si j'assistais à un spectacle dans lequel je ne pouvais guère intervenir. Je songeais à ma vie si calme, si douce, de l'avant-veille. Ces deux jeunes êtres bouleversaient tout de leur cynisme incohérent. Ma révolte contre leurs agissements n'était pas constante. Par moments, la curiosité que j'éprouvais ressemblait fort à de la tendresse. Oui. Ils étaient beaucoup plus jeunes que moi. C'était peut-être pour cette raison.

Ce soir-là ils continuèrent de discuter du père Chaudière. C'était leur grande préoccupation. Pas un seul mot sur leur avenir, sur l'enfant que Fanny portait. Plus tard, oui, mais ce soir-là, ils faisaient le point. Et je sentais confusément se dégager de leurs propos une menace pour le vieux gérant des bains-douches. J'assistais à une condamnation à mort sans grande indignation.

— De toute façon, c'est presque un service à lui rendre. Il touchera une pension et ne travaillera plus.

Ils parlaient de l'éventualité où Chaudière resterait aveugle. Je l'appelais Chaudière, moi aussi, alors que j'avais lu son nom dans le journal. Quelque chose comme Rigal, je crois.

— Sinon, tant pis pour lui !

Fanny hocha la tête.

— N'importe quoi, mais je ne veux pas me retrouver devant lui. Je

suis certaine qu'il me devinera, qu'il retrouvera mon odeur.

— Ne dis pas des idioties !

Puis il me regarda.

— La vieille femme est couchée ?

— C'est la deuxième fois que vous le demandez.

— C'est qu'elle n'a aucune raison, elle, de se montrer discrète.

J'ai pris une cigarette et l'ai allumée. Je voulais paraître désinvolte et mes mains tremblaient.

— Et moi ?

Il me regarda avec étonnement puis se tourna vers Fanny avec l'air de lui dire « elle n'a rien compris ».

— Vous êtes notre complice. Il sera difficile de prouver le contraire si nous sommes arrêtés. Nous vous chargerons le plus possible.

— Oseriez-vous aller jusqu'au bout de ces mensonges, de ces diffamations ?

— Oh ! oui ! Nous avons besoin de vous pour un bon bout de temps. Comme nous avons eu besoin de Chaudière. Mais lui, il nous a fallu nous en débarrasser ensuite.

Ironique, je lui demandai s'il attendait de m'avoir pressée comme un citron pour en faire autant. Il m'écouta avec attention comme si je lui donnais un conseil.

— Nous partirons un jour. Je ne sais quand, mais d'ici là, il faut que j'assure la sécurité de Fanny.

Tranquillement il lui sourit.

— À cause du gosse, mais nous aurons l'occasion d'en reparler.

Ce fut la seule allusion et j'étais assez indécise quant au sens à lui donner.

Philippe se leva et s'approcha du combiné radio. Il le mit en marche et prit une émission de jazz. Quand il eut réglé le récepteur, il sourit.

— Voilà des semaines que je ne l'ai entendue. Mon poste est au clou.

Il s'installa à côté et nous dit que nous pouvions aller nous coucher, qu'il resterait encore un peu. Fanny disparut la première. J'ai débarrassé la table et fait un peu de rangement. Je n'ai jamais aimé laisser une pièce en désordre.

Philippe me suivait du regard.

— Ça vous étonne, une femme qui fait le ménage ?

C'était nettement agressif.

— Oui. Ma mère est morte quand j'avais deux ans, et j'ai toujours vécu dans une sorte de capharnaüm dans lequel mon père se complaisait à longueur de cuite.

L'explication peut-être de son dégoût pour l'alcool.

— Je trouve ça agréable. Mais j'en serais incapable. C'est tellement inutile.

Je brûlais d'envie de continuer à lui poser des questions, mais la crainte de développer leur familiarité me retint.

— Évidemment dans ces conditions, dis-je, tout est inutile en effet. Même un homme comme Chaudière !

— Oh ! oui, surtout lui !

Finalement je suis allée me coucher. Je ne pouvais trouver le sommeil et je n'arrêtais pas de me retourner entre mes draps. J'ai fini par allumer ma lampe de chevet et par prendre un livre.

Il était minuit quand on frappa doucement à ma porte. Puis la poignée tourna. J'avais fermé à clé.

Je me suis levée d'un bond et j'ai enfilé ma robe de chambre avant de m'approcher du battant.

— Qui est-ce ?

— Moi.

Ma belle-mère. J'ouvris et elle entra en titubant, alla s'asseoir sur mon lit, s'affaler plutôt.

— Qu'y a-t-il ?

— Edith... Faites-les partir. J'ai peur et je ne puis trouver le sommeil. Dites-moi que vous allez les faire partir dès demain.

Malgré ses airs dolents mal imités, elle était réellement malade et avait le cœur fragile. Un an plus tôt, elle avait été gravement atteinte.

J'ai refermé la porte et je me suis appuyée contre. Ma belle-mère portait une robe de chambre en laine des Pyrénées qui la faisait paraître encore plus énorme.

— De quoi avez-vous peur ?

— D'eux. Je ne sais pas pourquoi ils sont ici, mais je suis certaine...

Elle m'irritait.

— Finissez vos phrases. Nous ne minaudons pas en ce moment.

— Eh bien, ils vous font chanter. Je ne sais pas pour quel motif, mais je le devine. Et si vous n'osez pas, c'est moi qui irai à la police.

Malgré moi, j'ai fait un signe impératif de la main.

— Taisez-vous, ne parlez pas si fort ! Il est inutile qu'ils nous entendent.

Elle triompha.

— Vous voyez !

— Vous avez l'imagination trop fertile. Ces deux jeunes gens sont malheureux... Elle est enceinte et ils ont des histoires assez ennuyeuses. Ils ne resteront pas éternellement. Si vous le voulez, je vous ferai servir dans votre chambre et vous les éviterez le temps de

leur séjour.

Mais elle secouait la tête avec obstination.

— Edith, je vous connais. Vous n'aimez pas cette pagaïe qu'ils apportent avec eux, ce négligé... Oui, oui. Au début de mon installation ici, j'avais de petites négligences et vous m'avez habilement corrigée. D'eux vous supportez cent fois plus. Je ne suis pas jalouse, mais tout de même... Il y a autre chose.

Soudain elle se dressa.

— Edith, s'il le faut je vous défendrai contre vous-même. Si mon fils m'entend il doit...

— Je vous en prie.

J'étais lasse.

— Ne mêlez pas Jacques à cette histoire. J'ai eu tort de les accueillir mais ne compliquez pas les choses par-dessus le marché. Vous allez rentrer vous coucher. Enfermez-vous à clé si vous le voulez...

— Comme vous !

Cette interruption me déconcerta. C'était vrai. Pour la première fois de ma vie j'avais tourné la clé de ma chambre. C'était un geste idiot.

— Rentrez dans votre chambre, voulez-vous quelques gouttes de calmant ?

— Non... Je déteste cette digitaline. Je ne peux m'endormir et je vis dans les transes.

— Venez, je vous accompagne.

Comme j'ouvrais la porte, Philippe apparut dans la zone de lumière. Il était torse nu, simplement vêtu de son pantalon.

— Quelque chose ne va pas ?

Contre moi, je sentis le corps de ma belle-mère s'appesantir. Elle poussa un petit gémissement et je ne pus la retenir. Elle glissa doucement sur le carrelage du corridor.

— Qu'a-t-elle ?

— Un malaise. Le cœur... Elle était venue me le dire.

Philippe lui jeta un regard scrutateur, puis me regarda.

— Qu'est-ce qui lui a causé ça ?

En me baissant vers ma belle-mère j'évitais de lui répondre. Elle avait les yeux ouverts et son visage paraissait épouvanté.

— Nous allons vous conduire à votre chambre.

— Edith, je vous en prie... Pas lui...

Mais Philippe la soulevait sous les bras et la forçait à se mettre debout. Je la soutins d'un côté et nous avons réussi à la conduire jusqu'à son lit. Immédiatement j'ai compté quelques gouttes de digitaline dans un verre d'eau et je l'ai aidée à boire.

Elle finit par s'apaiser. Philippe avait observé tous mes gestes.

— Que lui donnez-vous ?

— De la digitaline.

Il hocha la tête. Dans le corridor, il agrippa mon bras avec dureté.

— Pourquoi semblait-elle avoir peur ?

— Elle est très émotive. Un rien la bouleverse, ai-je répondu sur le ton le plus tranquille.

Mais je me suis rendu compte qu'il n'était pas convaincu.

CHAPITRE IV

Avant la fin de la semaine, le vendredi exactement, Hélène m'annonça qu'elle me quittait.

— Il m'est impossible de continuer mon service dans ces conditions, madame.

— Quelles conditions ?

Ma voix tremblait un peu en lui demandant des éclaircissements.

— Ils me surveillent. Hier, M. Philippe m'a demandé à combien se montait ma ristourne chez les commerçants et aussi...

— Quoi donc ?

— Il m'a accusée de piller le réfrigérateur. Vous savez bien que c'est faux ?

J'ai murmuré un « bien sûr » sans enthousiasme. Hélène avait toujours été au-dessus de tout soupçon. Elle m'a regardée avec tristesse.

— Vous n'êtes pas convaincue, madame ? Il vaut mieux que je m'en aille.

Brusquement la colère m'a prise et je me suis dirigée vers leur chambre.

— Entrez ! m'a dit Philippe.

Ils étaient tous les deux au lit. Fanny nichait sa tête dans l'épaule du garçon. Il faisait tellement chaud dans la pièce qu'ils avaient tous les deux la poitrine nue. Aucun ne parut gêné de leur tenue.

— Qu'y a-t-il ?

J'ai explosé au sujet d'Hélène. Ils m'ont écoutée tranquillement sans m'interrompre. Devant ces visages sans expression j'ai fini par me sentir ridicule.

— Elle s'en va, alors ? a dit Fanny avec satisfaction. Ne vous en faites pas, Edith, je vous aiderai à faire le ménage.

— M^{me} Leblanc mettra la main à la pâte, a ajouté Philippe. Cela lui fera du bien.

Ils décidaient. Dans ma propre maison !

— Ce n'est pas Hélène qui va partir, mais vous, et immédiatement !

Il a pris un air ennuyé.

— Voyons ! ne recommencez pas. Si Hélène s'en va, c'est qu'elle n'a pas la conscience tranquille. Je n'ai jamais vu une femme de

ménage se refusant aux petits profits. Êtes-vous vraiment certaine de son honnêteté ?

— Je vous somme de vous habiller et de quitter cette maison dans l'heure qui suit.

Philippe s'est assis sur son lit. Le drap lui couvrait juste le bas-ventre. Son torse était maigre, mais musclé et brun.

— Je ne vous comprends pas, Edith. Il y a cinq jours que Fanny est ici, quatre que je l'ai rejointe, et vous décidez brusquement de nous faire partir ? Quelle mouche vous pique ? Je vais aller parler à Hélène. J'ai l'impression que vous avez peur d'elle et que vous n'osez pas la mettre carrément à la porte.

C'était d'eux que j'avais peur, eux que je n'osais pas renvoyer malgré mes cris et mes menaces. Mais était-ce réellement de la peur ? Plutôt une avide curiosité pour l'avenir qui nous attendait tous les trois si nous restions ensemble.

— Vous allez économiser l'argent que vous lui donnez. Nous mettrons tous la main à l'ouvrage, dit Philippe. Ce sera même très amusant. Je peux très bien faire les courses. Vous Edith vous vous occuperiez de la cuisine et Fanny, aidée de votre belle-mère, de la maison.

— Je vais au poste de police le plus proche leur demander de venir vous expulser.

Philippe a pris son paquet de cigarettes sur la table proche et en a allumé une.

— Expulser simplement ? C'est qu'ils vont nous poser des tas de questions. Nous serons bien obligés de leur indiquer que vous étiez au courant de tout.

— Personne ne vous croira. Je suis honorablement connue dans le quartier et...

Il a eu un petit sourire en coin.

— Le croyez-vous ? Vous avez eu deux amants depuis la mort de votre mari. Les mauvaises langues... Et puis vous fréquentez les milieux bohèmes.

Brusquement me revinrent en mémoire toutes les propositions que j'avais repoussées depuis mon veuvage. Des dames patronnesses m'avaient demandé de me joindre à elles. De même, j'avais refusé de participer à des bridges, à des thés, à des réunions féminines. J'eus l'impression d'avoir accumulé les gaffes en quatre années. Mes voisins me saluaient mais je n'entretenais aucune relation avec eux. Philippe me faisait découvrir le personnage que je représentais pour cette partie de la ville. On devait dire de moi que j'étais fière, coquette, mystérieuse. Tout cela parce que j'avais craint d'aliéner ma liberté, de vieillir maussadement en compagnie de gens médiocres.

— Comprenez-vous ? me demanda Philippe.

J'étais paralysée. Il n'existait au monde aucune personne pour prendre ma défense. Hélène fuyait la première, M^{me} Leblanc se réfugiait dans sa peur et rien ne l'en ferait sortir. Je me voyais mal aller au commissariat, expliquer que deux jeunes gens s'étaient installés chez moi et refusaient d'en sortir. On me conseilleraient certainement de me débrouiller seule. Les dénoncer ? Il y avait une semaine que le père Chaudière avait été attaqué et volé. Je deviendrais immédiatement suspecte. Même si on me laissait en liberté, ma vie deviendrait rapidement intenable.

— Qu'avez-vous à nous reprocher ? Nous mettons un peu de désordre, mais nous pouvons essayer de faire attention. Et puis nous partirons un jour. Peut-être nous regretterez-vous alors. Voulez-vous que j'aille parler à Hélène ?

— Inutile, elle s'en va de son plein gré.

En sortant de leur chambre il m'était difficile d'affronter cette femme qui m'avait servie avec gentillesse pendant quatre ans. Je suis allée prendre de l'argent pour essayer d'atténuer ma culpabilité.

Mais elle a posé les billets sur la table, n'a prélevé que le montant de sa semaine.

— C'est très bien ainsi, madame. Vous ne pouvez me les sacrifier. Vous avez certainement vos raisons. Mais comprenez-vous que je ne puis rester ?

— Oui. Je vous regretterai.

Quand ma belle-mère apprit qu'Hélène nous quittait, elle poussa une série de gémissements.

— Mais qui va la remplacer ?

— Personne pour le moment.

Elle leva les bras au ciel en signe de désespoir et je pris un certain plaisir au spectacle de son tourment. C'était la première fois que je l'observais avec beaucoup plus de cruauté que d'indifférence.

— Nous nous partagerons le travail. Vous aiderez Fanny à faire le ménage.

Ses yeux s'agrandirent. Elle porta sa main à son cœur.

— Mais... ma maladie...

— Oh ! il ne s'agit pas de cirer les planchers ou de laver les plafonds ! Une ou deux heures par jour seront suffisantes.

Elle aimait se lever tard.

— Cela vous fera du bien.

Seule, je m'en voulus. Voilà que je devenais comme eux, d'une méchanceté tranquille, comme si c'était un caractère inhérent à ma personnalité.

— Pourquoi ?

Anxieuse elle m'interrogeait avidement, me suivait à la cuisine.

— Qui sont ces deux jeunes gens, et pourquoi restent-ils ici ? C'est leur faute si Hélène s'en va, leur faute encore si notre tranquillité est compromise.

— La vôtre, surtout !

Mon ironie la troubla. En quatre années, c'était peut-être la première fois que je lui reprochais de se laisser vivre.

— Je ne pourrai peut-être pas rester, moi non plus, a-t-elle murmuré sans conviction.

— Mais si, il y a bien des choses auxquelles on s'habitue.

M^{me} Leblanc s'est laissée choir sur une chaise.

— Pour eux, vous me mettiez dehors ? Sans vous soucier de ce que pourraient dire les voisins, vos connaissances ?

— Je n'ai jamais dit cela, fis-je, agacée.

En moins d'une demi-heure, eux et elle me rappelaient l'existence de ces gens à l'affût autour de ma villa.

Simplement vêtue d'une robe de chambre, Fanny a pénétré dans la cuisine.

— On peut déjeuner ? Je vais emporter le plateau dans notre chambre.

J'ai remarqué que M^{me} Leblanc se tassait sur elle-même, se faisait toute petite comme pour passer inaperçue, mais Fanny l'a découverte.

— Tiens ! bonjour, grand-mère !

Tout en plaçant le café, le lait, les toasts, le beurre et la confiture sur le plateau, elle a continué de bavarder comme si nous avions le cœur à lui répondre.

— J'ai toujours rêvé d'avoir une grand-mère. Une bonne-maman gentille et dévouée. Qui me porterait le déjeuner au lit, par exemple. Ça ne vous plairait pas de porter le petit déjeuner au lit à de jeunes tourtereaux ?

M^{me} Leblanc a changé de couleur. Son visage. Mais ses yeux, à la teinte assez floue d'ordinaire, se sont rétrécis et un inquiétant point noir est apparu entre les paupières sans cils.

— Une bonne-mémé aux petits soins pour nous ! Ce doit être délicieux !

Fanny a emporté le plateau. L'attitude de M^{me} Leblanc m'a intriguée. Elle fixait droit devant elle, ne paraissait pas me voir.

— Avez-vous déjeuné ?

J'ai dû répéter ma question pour l'arracher à sa prostration.

— Edith ! Je ne sais pas comment je m'y prendrai, mais je nous sauverai.

D'un rire nerveux j'ai essayé de chasser l'effet curieux de ses paroles.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous verrez.

Puis elle a ouvert le placard derrière la porte et s'est mise à fouiller dans le fond.

— Que cherchez-vous ?

— Les journaux de la semaine. Et si je ne les trouve pas, j'irai moi-même au kiosque les chercher.

C'était surprenant. Elle ne mettait que rarement les pieds dehors à partir des premiers brouillards d'automne, et pour sortir de la villa dans le jardin il fallait qu'une foule de conditions soient réunies.

Après quoi, je suis allée m'habiller pour sortir. J'enfilais mon manteau quand Philippe est sorti de la chambre.

— Vous partez ?

— Faire les commissions.

— Attendez ! c'est moi qui les ferai désormais.

Je me suis dirigée vers la porte d'entrée.

— J'ai mes habitudes et je tiens à les conserver.

Philippe a secoué la tête avec un sourire aimable.

— Vous ne pouvez tout faire ici. Désormais, je m'occuperai des achats.

— Un autre jour. À tout à l'heure.

Tout en marchant dans la rue j'étais très fière d'avoir montré ma volonté. Mais ma voisine, une grosse femme mielleuse, fit semblant de ne pas me voir alors qu'elle rentrait sa poubelle. Du coup, ma joie s'envola, et j'eus l'impression que tout le quartier m'épiait.

Au retour je pris le journal. L'information était en première page : « Rebondissement dans l'affaire des bains de Saint-Cyprien ? » Le point d'interrogation me laissa perplexe. Il m'était difficile de m'arrêter en pleine rue pour lire la totalité de l'article.

Au lieu de rentrer dans la villa, je suis allée au garage. Rigal, c'est-à-dire le père Chaudière, allait mieux et son œil droit paraissait hors de danger. Il avait expliqué que la fille complice de son agresseur était venue plusieurs fois dans son établissement. Il était capable de la reconnaître sans hésitation.

À mon tour je pouvais leur faire peur. J'allais leur montrer l'article et assister à leur panique. Je me baissai pour prendre mes paniers et soudain je pensai à une chose. Dans la malle de la Dauphine se trouvait mon appareil photographique. Il me restait quelques clichés à prendre avant de terminer mon rouleau. J'enfouis l'appareil sous mes légumes sans savoir exactement ce que j'allais faire.

Le poste de radio hurlait dans le living et une buée épaisse s'échappait de la salle de bains. Fanny se trémoussait dans la baignoire. Philippe se rasait et M^{me} Leblanc avait disparu.

Je suis allée couper le poste. Puis dans un mouvement de colère

j'ai arraché la fiche et l'ai brisée sous mon soulier, d'un coup sec.

— Facile à réparer ! m'a dit Philippe dans l'embrasure de la porte. Il faut casser le poste lui-même si vous voulez vraiment l'empêcher de marcher.

— Vous n'êtes pas obligé de le faire brailler !

— Pourquoi ne pas acheter un transistor qu'on peut emporter avec soi ? Je me demande aussi pourquoi vous n'avez pas la télévision.

Cela ne m'avait jamais tentée et je le lui dis sèchement.

— Dommage ! Fanny et moi aimons bien ça. Nous allons en acheter une avec l'argent que nous avons.

Il regarda autour de lui et je frémis à l'idée qu'un monstrueux appareil viendrait rompre la chaude harmonie de mon installation.

— On pourrait le mettre là.

Malignité ou absence complète de goût ? Il me désignait le coin le plus exquis de mon living, celui où j'ai accumulé de petits meubles précieux et légers, de fines statuettes de jade et de délicats fukousas japonais.

— Non. Jamais je...

— C'est le meilleur coin. Nous aurions le recul suffisant.

Pour éviter un éclat j'ai filé jusqu'à la cuisine, mais j'étais folle de rage. Cinq minutes plus tard le combiné radio diffusa un air de jazz, mais avec moins de puissance. Je regrettai d'avoir pris tant de soin à l'achat de cet appareil que j'avais fait fabriquer dans le style de la partie la plus moderne de mon living.

Ce qui faisait la force de ces deux êtres jeunes, c'était leur manque d'intuition, leur impossibilité de comprendre certaines choses. Ils auraient pu détruire des merveilles sans le moindre remords, mais aussi sans la plus petite joie sadique.

M^{me} Leblanc apparut comme je préparais le repas.

— Avez-vous besoin de moi ?

Son regard se posa sur mes papiers, mais je n'y pris pas garde.

— Non, merci. Je vous demande seulement de mettre votre chambre en ordre puisque Hélène n'est plus là.

Elle disparut. Pendant une heure j'ai travaillé seule, sans être dérangée. Quand je suis allée mettre le couvert, ils étaient tous les deux silencieux, assis à côté du poste de radio, écoutant des chansons.

— Avez-vous le journal ? m'a demandé Philippe.

— Oui, ai-je répondu avec un élan joyeux. Je vais vous le chercher.

Je l'avais placé au-dessus d'un des paniers de provisions, mais il me fut impossible de le trouver. J'ai alors pensé que M^{me} Leblanc avait très bien pu venir le prendre.

Elle s'en défendit vigoureusement et, après un quart d'heure de

recherches, Philippe le trouva dans le corridor non loin de la salle de bains.

CHAPITRE V

Tout de suite après le repas, M^{me} Leblanc se réfugia dans sa chambre. Fanny éclata de rire.

— Elle a peur de faire la vaisselle.

J'ai débarrassé la table sans que l'un ou l'autre fasse mine de m'aider. À mon tour je suis restée dans la cuisine, et quand ils ne m'ont pas vue revenir ils se sont inquiétés à cause du café. C'est Fanny qui est venue, une cigarette à la main. Je faisais couler de l'eau chaude sur les assiettes.

— On boit le jus ? fit-elle avec assurance.

— Faites-le, dans ce cas. Je ne veux pas en prendre aujourd'hui.

Maladroitement, elle a mis en route le moulin électrique, a cherché la cafetière.

— Vous n'avez que ça ?

J'utilise une vieille cafetière en grosse faïence qui fait d'excellent café.

— Il faudra acheter un engin plus moderne.

Philippe est venu nous rejoindre. Il paraissait soucieux et fumait nerveusement.

— Je ne m'explique pas cette disparition du journal. Avez-vous mis M^{me} Leblanc au courant ?

Sans me retourner, j'ai haussé les épaules.

— Au courant de quoi ?

— De ce que nous avons fait samedi soir.

— Elle ignore tout.

Une odeur de café commençait à envahir la cuisine.

— Vous avez lu l'article ?

— Bien sûr. Ils sont sur votre piste.

Je remarquai que la casserole d'eau chaude tremblait entre les mains de Fanny.

— Doucement ! Chaudière prétend qu'il la reconnaîtrait n'importe où. J'ai l'impression que le vieux se vante un peu pour se donner la vedette.

— N'empêche qu'il conservera sa vue.

Fanny a emporté la cafetière et les tasses. Il l'a suivie et j'ai attendu quelques minutes avant de prendre mon appareil de photographie. C'était un Royflex très perfectionné. Le jour était très

sombre et le brouillard se formait. Pour réussir une photographie intérieure il m'aurait fallu utiliser le flash.

Le plus silencieusement possible, je me suis rapprochée du living. Il ouvre sur le hall par une double porte. Philippe et Fanny buvaient leur café à côté du combiné-radio, sous l'éclairage puissant du lampadaire. J'ai tenté le tout pour le tout et j'ai pris deux clichés. Ils étaient de profil et à moins de huit mètres.

L'appareil caché dans ma chambre, je suis revenue dans la cuisine pour finir ma vaisselle. Ensuite j'ai mis de l'ordre dans le living. Philippe a regardé Fanny avec un sourire moqueur.

— Tu ne tiens pas tes engagements. Tu devais aider Edith.

Fanny s'est étirée. Elle portait toujours sa robe de chambre sous laquelle elle devait être nue.

— Je me sens fatiguée. Demain... Mais toi, tu devais faire les commissions...

— Edith ayant refusé, je me considère comme libéré de mes obligations. Du moins pour aujourd'hui. Mais je sortirai vers le soir pour me renseigner sur un poste de télévision.

S'il espérait m'arracher une protestation, il dut être bien déçu. Je suis restée muette mais je bouillais intérieurement.

— Je vais avec toi ?

— Inutile qu'on nous voie ensemble, mon chou ! a-t-il rétorqué doucement.

Fanny a pris une expression boudeuse.

— Il faut que j'aille faire un tour à ma chambre, voir si tout est en ordre là-bas.

— Revoir aussi tes copains ! a-t-elle rétorqué, acerbe.

— Mais non !

Cette petite crise de jalousie me laissait assez rêveuse. Il y avait peut-être là le moyen de détruire leur entente. Mais je devais découvrir que si Philippe était capable de tromper passagèrement Fanny, il l'aimait véritablement.

Le ménage terminé, je me suis enfermée dans mon atelier mais je n'avais pas le cœur à l'ouvrage. J'ai vaguement crayonné avant de me rendre compte que je n'avais ni l'envie de peindre ni celle de modeler. J'aurais voulu à la fois m'éloigner du couple et pouvoir surveiller leurs faits et gestes, surprendre leurs intentions.

J'ai fini par revenir dans le living. Fanny était couchée sur les genoux de Philippe qui lui caressait la poitrine. La robe de chambre était largement ouverte sur les seins ronds et fermes de la fille.

Leur impudeur finissait par m'influencer. Un climat de sensualité trouble m'environnait perfidement. Je l'assimilais à ce brouillard dont les remous limoneux envahissaient la ville.

J'ai quitté le living, certaine qu'ils allaient s'aimer sur ma moquette. Cette petite douleur qui me grignotait le corps ressemblait à de la jalousie mais je m'en défendais. Non envie de posséder l'un ou l'autre, mais convoitise de leur union. Depuis un an je vivais seule.

Des zones d'ombre s'installaient dans la maison alors qu'il n'était que trois heures de l'après-midi. Un fond musical impalpable faisait doucement vibrer l'air. Je ne pouvais rester en place.

Je me souviens d'être allée coller mon oreille à la porte de M^{me} Leblanc. Tout était silencieux chez elle. J'ai appuyé sur la poignée. Ma belle-mère avait fermé à clé. Tous s'isolaient et m'abandonnaient. Je pouvais sortir au valant de la Dauphine, mais je ne voulais pas m'éloigner.

D'ailleurs, je ne reconnaissais plus ma villa. Sous son toit, en apparence si tranquille, il se passait tant de choses passionnantes et étranges !

Fanny est sortie du living et en me croisant elle a eu un petit rire. Ni moqueur ni arrogant. Un petit cri de bonheur que son émotion hachait.

— Je vais m'habiller, dit-elle.

Dans le living Philippe achevait de se rhabiller. Il alluma une cigarette comme j'entrais.

— Me prêteriez-vous votre Dauphine ?

— Non.

— J'ai mon permis de conduire.

La cendre de sa gauloise tombait sur la moquette. Ostensiblement, je pris un cendrier pour le poser devant lui.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me prêter votre voiture ?

— J'ai mes raisons.

— Et si je la prends ? Vous porterez plainte pour vol ?

— Vous ne la prendrez pas. Je ne le veux pas.

Philippe m'a détaillée de la tête aux pieds et j'ai rougi légèrement. Je me suis dit que cette robe était décidément trop collante.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas remariée ?

— Je ne vois pas l'intérêt de cette question. Nous parlions de la Dauphine.

— Justement. Vous n'aimez pas satisfaire les désirs d'un homme, quels qu'ils soient ? C'est pour conserver votre indépendance que vous restez seule ?

J'ai eu un rire forcé.

— Parce que vous vous prenez pour un homme ? Pour moi vous n'êtes qu'un gamin, un voyou de la pire espèce, d'ailleurs !

Philippe restait tranquille, continuant à me regarder.

— Vous êtes jolie, pourtant, m'a-t-il dit au bout d'un moment.

Êtes-vous une vraie blonde ?

Je n'ai pas quitté le living. Je ne voulais pas abandonner la place.

— Conduisez-vous chez moi comme des vandales si vous le désirez, mais n'essayez pas de jouer au joli-cœur avec moi. Fanny ne serait pas très contente.

Il a eu un regard inquiet pour la porte. Il n'avait nullement envie de la mécontenter. Elle est revenue cinq minutes plus tard. J'étais devant la baie en train de suivre l'absorption lente du jardin par la brume épaisse.

— Tu sors maintenant ?

— Dans un moment.

Évidemment, il attendait la fin du jour. Il avait peur, malgré tout. Cette constatation me reconforta. L'article du journal l'avait plus touché qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Voulez-vous aller voir si votre belle-mère est dans sa chambre ? demanda-t-il soudain.

J'étais si abîmée dans mes pensées que la phrase ne m'atteignit qu'au bout de quelques secondes. Je me suis alors tournée vers eux.

— Elle s'est enfermée et je crains de la réveiller.

Philippe s'est levé et je l'ai vu passer dans le jardin. Quand il est revenu, ses cheveux noirs luisaient de brouillard.

— Les volets de sa fenêtre sont baissés.

— C'est bien qu'elle se trouve toujours chez elle, ai-je dit en me laissant tomber dans un fauteuil.

Ce que je craignais le plus depuis mon veuvage, c'était le désœuvrement. J'avais lutté contre lui pendant ces quatre années, avec acharnement. Voilà que je retrouvais cette inaction à goût d'angoisse. Toute tentative avortait. Il me fallait leur présence comme une drogue ou un poison auquel on s'habitue.

— A-t-elle coutume d'aller en ville ?

— Il y aura bientôt une semaine que vous séjournerez chez moi. Vous devez être au courant de ses allées et venues. Pour être plus précise, elle sort rarement.

Fanny interrogeait Philippe du regard. Il ressemblait à un fauve à l'affût. Son corps cachait une force sournoise qui ne demandait qu'à se manifester. Je prenais un certain plaisir à l'examiner. Il était maigre, avec un visage sans grande beauté. J'aurais aimé l'utiliser comme modèle et à peine née, cette pensée me troubla. En un éclair je revis son grand torse dénudé jusqu'au bas-ventre, tel que je l'avais surpris le matin dans le lit.

Fanny s'impatienta.

— Que veux-tu à cette vieille ?

— J'espère simplement qu'elle ne va pas se comporter en idiote à

son âge.

M^{me} Leblanc m'irrite souvent mais je déteste la voir traiter de la sorte.

— À quel propos ? Je ne vous permets pas de parler ainsi.

Toutes ces interdictions me paraissaient vaines et ridicules. À cette époque c'était tout ce que j'avais pour lutter contre leur intrusion. Par la suite une force nouvelle a su m'inspirer une autre tactique.

— Je suis certain qu'elle a lu le journal ce matin. Nous l'avons retrouvé près de la salle de bains, non loin de sa chambre. Parce qu'elle n'a pu le cacher plus longtemps quand elle a entendu que nous le cherchions.

C'était aussi mon avis, mais il aurait fallu me l'arracher sous la torture.

— Et elle est tombée sur cet article. Depuis deux ou trois jours son regard est sournois. Elle soupçonne quelque chose et je la crois assez bête pour aller se confier à une amie. Je suppose qu'elle connaît une autre vieille lui servant de confidente ?

Philippe était plus intelligent que je ne l'avais supposé. Du moins intuitif. La confidente existait et se nommait M^{lle} Givelle. L'été, les deux amies se rencontraient souvent et une fois tous les quinze jours j'emmenais ma belle-mère rue Miramar. Entre-temps, la vieille demoiselle venait et je les laissais tout l'après-midi papoter à leur aise devant la théière, les gâteaux et le guignolet.

Si M^{me} Leblanc se doutait de quelque chose, on pouvait parier qu'elle choisirait M^{lle} Givelle comme confidente. Elle lui racontait ses petites misères et parfois j'interrompais par mon arrivée impromptue ces gémissements. Toutes les deux me regardaient alors avec une certaine gêne, qui chez la vieille demoiselle se teintait de sévérité à mon égard. Comme si je passais mon temps à torturer M^{me} Leblanc.

Philippe a quitté brusquement la pièce et Fanny l'a suivi. Malgré moi, je me suis levée et je les ai vus au fond du couloir.

— C'est fermé, mais la clé n'est pas dans la serrure, dit la voix du garçon.

— On essaye une autre clé ?

— Attends !

Il sortit quelque chose de sa poche, un passe-partout, et la porte s'ouvrit. Fanny lança un mot grossier. Philippe se tourna vers moi. Rageur, il me cria :

— Depuis combien de temps ?

— Je ne comprends pas.

— Elle n'est pas dans sa chambre. Je vous demande depuis combien de temps elle est partie de cette maison.

J'étais moi-même stupéfaite. Cela ressemblait si peu à ma belle-

mère de filer sans bruit ! Incrédule, je me suis approchée.

Fanny fouinait partout. Soudain elle glissa la main sous l'énorme édredon de ma belle-mère et poussa un cri :

— Philippe, la place est encore chaude ! Elle n'est certainement pas loin.

Il s'est presque collé à moi et j'ai respiré son odeur mêlée à celle du tabac :

— Où est-elle ?

— Est-ce que je sais ?

Il a posé sa main sur mon épaule et ses doigts se sont enfoncés dans ma chair. Bêtement, j'ai pensé qu'il devait me trouver potelée, grasse peut-être.

— Vous savez bien que vous risquez autant que nous dans toute cette histoire.

— Elle a dû aller voir une amie.

— Laquelle ?

Fanny nous observait de la porte, et ses yeux se fixaient surtout sur la main de son amant posée sur mon épaule, à la limite du tissu, tout près de la chair de mon cou. Et à cet endroit-là je sentais battre une veine, follement.

— Dites vite !

— M^{lle} Givelle.

— L'adresse ! Il faut tout vous arracher, alors ?

— Rue Miramar, 17.

— Je vois. Une ruelle qui donne sur la Garonne ?

— Oui.

Sa main m'abandonna et il resta songeur quelques secondes.

— Les clés de la Dauphine, vite ! Il faut que je la retrouve.

J'ai essayé de résister.

— Je vais y aller, moi.

— Non ! Les clés !

Pourquoi ai-je cédé ? Je suis allée les prendre dans ma chambre. Il me les a arrachées des mains et a foncé vers le garage. Fanny a fait quelques pas dans ma direction.

— Vous ne lui avez pas menti ?

— Et puis ?

Je la détestai brusquement. Je l'aurais giflée avec un plaisir profond.

— Méfiez-vous ! Vous êtes dans le bain comme nous deux. Et Philippe ne permettra pas que vous vous en tiriez. Souhaitez qu'il la retrouve avant qu'elle arrive chez son amie.

M^{me} Leblanc consentirait-elle à monter dans la voiture ? C'était une autre affaire. Il aurait mieux valu que j'accompagne le garçon pour la

faire fléchir.

— Par où passe-t-elle d'habitude ?

— Boulevard de Suisse, puis le long du bassin de l'embouchure, mais l'été. En hiver, je l'emmène en voiture.

— Pourquoi ?

— À cause du brouillard.

Fanny se figea :

— Et aujourd'hui, malgré le brouillard, elle n'a pas hésité à se rendre chez cette femme ?

CHAPITRE VI

Philippe est resté absent une heure et demie. Le brouillard et la nuit étaient si denses que l'on ne voyait pas la grille d'entrée. Fanny et moi étions derrière la baie à épier leur retour.

— Combien y a-t-il jusque là-bas ?

— Quinze cents mètres environ.

Je savais ce qu'elle allait me demander, mais je faisais exprès de répondre laconiquement.

— Combien lui faut-il pour les parcourir ?

— En été une bonne demi-heure, peut-être plus. En hiver...

Elle comprit que je me moquais d'elle et haussa les épaules.

— Vous faites l'indifférente, mais si elle a parlé, vous ne brillerez pas.

— Vous avez peur, Fanny ?

Elle n'a pas répondu. Elle était pâle et paraissait mal en point. Elle a fini par s'allonger dans un des fauteuils.

— Ce doit être le bébé.

Ce dernier mot me surprit dans sa bouche. Elle n'avait pas dit « le gosse » ni parlé de son état. Elle avait dit « le bébé ». C'était donc qu'elle avait accepté de le porter et de le mettre au monde. J'en restai interloquée.

— Je me demande s'il n'y a pas plus longtemps...

Elle mourait d'envie de me demander des précisions. Elle était jeune et inexpérimentée. Pourtant, je restai impassible, ne faisant aucun effort pour lui tendre la perche.

— Vous n'avez jamais eu d'enfant ?

— Non, jamais.

Elle me regarda curieusement, peut-être avec le sentiment de m'être supérieure.

— Nous l'appellerons Pierre, si c'est un garçon. Sylvie, si c'est une fille.

Ce qui me surprenait, c'était qu'il pût y avoir entre eux autre chose que des échanges corporels. Je les imaginais mal faisant des projets d'avenir, émettant des suppositions sur leur enfant. C'était assez extraordinaire.

— Nous nous marierons. Nous partirons pour l'Amérique du Sud, ensuite.

Avec quel argent ? avais-je envie de demander. Malgré tout ce qu'ils m'avaient fait, je ne pouvais être aussi méchante. J'avais peur de briser son rêve. J'aurais pu lui demander combien de personnes ils comptaient agresser pour se procurer les sommes suffisantes.

— Nous choisirons le Brésil.

À la suite de quel mystère avaient-ils adopté cet enfant en gestation ? Je comprenais qu'ils fussent prêts, elle du moins, à lutter jusqu'au bout pour le défendre et lui permettre de vivre. C'est pourquoi ils mettaient tant d'acharnement à ne pas être découverts, pourquoi Philippe était parti à la recherche de ma belle-mère.

Je ne savais que souhaiter. Qu'il la retrouvât ? Qu'elle fût déjà chez M^{lle} Givelle, rue Miramar ?

— Écoutez !

C'était bien le moteur de la Dauphine. La voiture nous fut cachée par le brouillard. Il fallut encore attendre cinq minutes avant que Philippe pénétrât dans le living. Il portait un imperméable court et traînait après lui une odeur d'humidité.

Il me parut très pâle.

— Alors ? dit Fanny.

— Je ne l'ai pas trouvée.

Cette fois, je m'inquiétais.

— Même chez M^{lle} Givelle ?

— J'y suis allé. Elle ne l'a pas vue de la soirée.

Il y avait plus de deux heures que M^{me} Leblanc avait quitté la villa. Si elle n'était pas allée chez son amie, où pouvait-elle bien être ?

— Sous quel prétexte êtes-vous allé chez cette personne ?

— J'ai simplement expliqué qu'étant sortie pendant quelques heures, vous n'aviez pas trouvé M^{me} Leblanc ici et que vous m'aviez envoyé.

M^{me} Leblanc aurait-elle eu l'audace... ? Philippe dut deviner ma pensée car un léger sourire se forma au coin de sa bouche.

— Le commissariat de police ? Vous l'en croyez capable ?

Je ne savais plus. Déjà la fuite et la longue absence de M^{me} Leblanc étaient inexplicables. La vieille dame était geignarde, paresseuse, mais elle manquait de hardiesse. Elle n'était nullement capricieuse. Trop amoureuse de son confort pour se permettre d'être lunatique. Je la voyais mal expliquant son affaire à un officier de police. Alors qu'elle aurait pris plaisir à relater les mêmes choses à M^{lle} Givelle.

Philippe s'est approché de mon bar et a sorti la bouteille de scotch, l'a examinée avec suspicion. Puis il s'est décidé et en a versé un doigt dans un verre. Fanny le regardait avec étonnement. J'étais moi-même surprise. Ne m'avait-il pas déjà expliqué qu'il ne buvait jamais d'alcool ? Brusquement il se retourna et nous vit en train de

l'observer.

— Ce brouillard, dit-il, est vraiment glacé.

Pourquoi cherchait-il à se justifier ? J'étais en train de me poser des questions quand le téléphone sonna. Depuis la mort de mon mari je l'utilise fort peu, et je ne reçois que de rares communications.

— Vous croyez ?... fit Fanny en se dressant à demi dans son fauteuil.

L'appareil se trouve dans le hall. Ils n'ont pu y arriver avant moi et c'est ma main qui a arraché le combiné de son support.

Une voix d'homme me demanda si j'étais M^{me} Leblanc.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Commissariat de police des Minimes.

Fanny décrochait l'écouteur à cet instant et elle eut un haut-le-corps.

— De quoi s'agit-il ?

— Il est arrivé un accident à une certaine Laurence Leblanc, domiciliée à votre adresse. Est-ce une parente ?

— Ma belle-mère. Que s'est-il passé ?

L'homme observa quelques secondes de silence puis me demanda :

— Pouvez-vous venir ? Les pompiers sont en train d'essayer de la ranimer, mais il est à craindre...

— La ranimer !

— Il y a un quart d'heure qu'on l'a retirée du bassin de l'embouchure. Il vaudrait mieux que vous veniez. Nous vous donnerons toutes précisions utiles... Et nous avons quelques questions à vous poser.

C'est Philippe qui m'a forcée à répondre. Il avait pris l'écouteur des mains de Fanny et me faisait signe d'accepter.

— J'arrive.

Il raccrocha à ma place. J'avais l'impression d'être un bloc de glace.

— C'est vous ?

— Oui. Quand j'ai voulu la faire monter dans la Dauphine elle a refusé. Elle s'est mise à glapir comme une vieille folle. J'ai eu peur qu'on ne nous entende. Je l'ai frappée et elle s'est affalée en avant dans la Dauphine. Je l'ai installée à côté de moi. J'ai roulé jusqu'au bassin et me suis rangé tout au bord. Tout était silencieux et calme. Je n'ai eu qu'à la pousser.

Muette d'horreur, je l'écoutais m'exposer placidement les circonstances du meurtre.

— Elle avait tout deviné. Elle me l'a crié en pleine figure, me traitant d'assassin et de voleur.

— J'ai voulu aller avec vous. Vous avez refusé. Vous aviez

prémédité votre geste.

Philippe haussa les épaules.

— Peut-être.

— Vous allez m'accompagner au commissariat tous les deux et vous dénoncer.

Fanny lui a pris la main. Ils me fixaient avec plus de curiosité que d'inquiétude.

— Vous savez ce que je leur dirai dans ce cas ? dit Philippe.

Brusquement, j'en eus l'intuition.

— Je leur expliquerai que c'est sur votre ordre que je l'ai poussée dans le canal. Je dirai que vous me faisiez chanter avec l'histoire du père Chaudière. Depuis quatre ans, cette femme vous horripilait et vous la détestiez. Vous appréhendiez de passer de longues années en sa compagnie. Et puis elle était entièrement à votre charge. Vous ne pouviez plus supporter sa présence.

J'ai crié :

— C'est faux !

— Bien sûr ! Mais tout le monde me croira. Il y aura le témoignage d'Hélène. Croyez-vous qu'elle ait accepté sans rancœur d'être renvoyée ? Vous aurez tout le monde contre vous, y compris nous.

Fanny souriait d'admiration. Son grand homme arrangeait tout de façon habile.

— Vous allez vous rendre au commissariat. On vous demandera ce que faisait votre belle-mère à cet endroit. Vous expliquerez qu'elle a filé en votre absence, que vous ignoriez où elle se trouvait. Que vous m'avez envoyé, moi, à sa recherche. Pour expliquer ma présence, vous direz que vous me louez une chambre.

Il se tourna vers Fanny.

— Toi, tu vas t'en aller.

— Moi ?

— Pour quelques jours. Le temps que tout se tasse. Il est inutile qu'un flic se souvienne de ton signalement.

Elle souleva ses cheveux décolorés dans une main.

— Je suis méconnaissable.

— Si tu connaissais les poulets, tu serais moins assurée. Tu feras ce que je te dis.

Fanny paraissait furieuse.

— Je vais être obligée de sortir pour faire mes courses ?

— Non, chaque jour j'irai te voir. Va te préparer. Vous, Edith, allez là-bas. Pour excuser votre retard, dites que votre Dauphine ne voulait pas démarrer.

Il ne trahissait aucun affolement, faisait montre d'un grand talent d'organisateur. Je ne pouvais m'empêcher de le trouver

extraordinaire.

Ayant enfilé mon imperméable je me dirigeais vers le garage quand il me rejoignit.

— Edith, n'essayez pas de jouer à la plus forte avec moi. Je tiendrai parole.

Je n'ai rien répondu et dix minutes plus tard je pénétrais dans le petit commissariat de quartier. Un homme en civil me reçut, se présenta comme étant l'inspecteur Campans. Avec ménagements il m'apprit que les pompiers avaient abandonné leurs essais de réanimation.

— Elle a séjourné plus d'une heure dans l'eau. Nous pensons qu'elle ne s'est pas rendu compte qu'elle était si près du canal. Y voyait-elle bien ?

— Non. Elle portait des lunettes.

— On ne les a pas retrouvées. Savez-vous ce qu'elle faisait dehors à la tombée de la nuit, par un brouillard aussi épais ?

J'ai à peine hésité et j'ai répété exactement les paroles de Philippe. Il prit des notes, me fit répéter le nom de M^{lle} Givelle.

— Ce jeune homme qui loge chez vous, que fait-il ?

— Je...

Un souvenir me revint.

— Il est inscrit à l'École des beaux-arts.

— Son nom de famille ?

Je l'ignorais. J'ai fait semblant de chercher tandis que l'inspecteur Campans m'observait avec une légère surprise.

— Je ne m'en souviens plus. Est-ce important ?

— Simplement pour le rapport. Vous me le communiquerez à l'occasion ?

Puis je demandai à voir ma belle-mère. Il eut l'air ennuyé.

— Elle ne pourra vous être rendue que d'ici quelques jours. Une autopsie est obligatoire. Vous comprenez...

Tout de suite j'ai pensé à Philippe. Cette nouvelle le consternerait.

— Avait-elle l'habitude de sortir seule ?

— Non, pas l'hiver, ai-je répondu franchement. J'avais quitté la villa. Peut-être lui a-t-il pris la fantaisie de se rendre chez son amie.

— Était-ce son jour de visite ?

— Non, d'ordinaire c'est le samedi. Je l'emmène en voiture, quand cette demoiselle ne vient pas à la maison.

L'inspecteur a lissé une cigarette entre ses doigts.

— Avait-elle tout son esprit ? N'a-t-elle pas pu confondre vendredi et samedi ?

— Je ne crois pas. Peut-être a-t-elle voulu me jouer un tour en espérant que j'irais la chercher là-bas.

Campans n'a rien dit et a pris encore quelques notes.

— Le motif de sa sortie est très important pour mon rapport, comprenez-vous ?

— Bien sûr. A-t-on retrouvé son sac ?

— Non. Pourquoi ?

— Peut-être portait-elle un livre à M^{lle} Givelle.

Il était probable que M^{me} Leblanc avait laissé son sac dans sa chambre.

— Pourquoi avez-vous envoyé ce garçon chez M^{lle} Givelle au lieu de vous y rendre vous-même ?

À peine une hésitation chez moi :

— J'ai peur du brouillard en voiture. Il s'est proposé. J'en ai profité pour fouiller la villa pensant qu'elle s'y trouvait.

Campans m'a sondée d'un regard profond.

— Pourtant vous êtes venue en voiture jusqu'ici. Ce jeune homme ne vous a-t-il pas accompagnée ?

— Il est sorti depuis.

Cela parut le satisfaire. D'ailleurs il ne prit aucune note à ce sujet.

— C'est bien, madame, je vous remercie.

Brusquement, j'ai pensé à une chose.

— Comment l'avez-vous identifiée ?

— À une enveloppe trouvée dans sa poche. L'eau n'avait pas effacé l'encre.

J'avais craint un piège. Il m'avait affirmé qu'on n'avait pas trouvé son sac qui normalement contenait ses pièces d'identité. Je me demandais ce qu'était cette enveloppe. Ma belle-mère recevait quelques rares lettres de parents éloignés et les conservait indéfiniment. L'une d'elles avait dû séjourner dans la poche de son manteau.

— Une dernière question... Cette dame n'avait aucune raison de mettre fin à ses jours ?

J'ai secoué lentement la tête.

— Je ne le pense pas.

— Elle vivait constamment chez vous ?

— Oui. Elle ne possédait aucune ressource.

Campans s'est levé pour m'accompagner.

— De ce fait, elle était entièrement à votre charge ? Depuis longtemps ?

— Depuis la mort de mon mari, il y a quatre ans.

Je retrouvai la Dauphine avec plaisir et une fois à l'intérieur je me sentis soulagée. J'ai roulé au pas dans les rues gorgées d'un brouillard épais. Il était déjà six heures et les éclairages publics ressemblaient à des astres moribonds, très haut dans la masse humide.

À mesure que je me rapprochais de chez moi, je réalisais que je n'éprouvais aucune peine de la mort de M^{me} Leblanc. L'inspecteur avait dû s'en rendre compte. J'étais incapable de feindre un sentiment et je n'avais nullement pensé à me composer un visage douloureux. C'était mieux ainsi. L'inspecteur Campans en penserait ce qu'il voudrait.

Enfin je suis arrivée à la villa après une demi-heure de trajet. J'étais épuisée, les nerfs à fleur de peau. Je n'avais pas menti en déclarant que je détestais conduire par temps de brouillard.

Dans le garage j'avais laissé la lumière et je m'enfonçai avec joie dans ce havre clair et sec. C'est en quittant la voiture que j'ai trouvé les lunettes.

Elles étaient intactes sur le plancher de la voiture et je les ai fourrées dans ma poche. Philippe m'attendait dans le living. Il fumait en lisant un magazine. J'ai seulement réalisé alors que nous étions seuls, lui et moi, dans la villa.

J'ai pris le temps d'ôter mon imperméable, de chausser mes mules. Il a fini par me rejoindre dans la cuisine. Inquiet malgré tout.

— Alors ?

D'un seul coup j'ai sorti les lunettes de ma poche.

— Elles étaient dans la Dauphine. Première preuve.

Son visage a pâli.

— Le commissaire ?

— Il croit qu'elle n'a pas vu le canal. Il se pose quelques questions sur les motifs qu'elle avait de se trouver dehors par un temps pareil.

Il attendait d'autres précisions.

— Malheureusement, j'ignorais votre nom.

Il a sursauté.

— Il voulait le connaître ?

— Bien sûr. J'ai expliqué que je vous louais une chambre et j'ai eu bonne mine d'être si peu renseignée sur vous. J'ai simplement dit que vous étiez élève des beaux-arts. Juste ?

— Oui. Mon nom est Sauret.

— Fanny est partie ?

— Je l'ai accompagnée et, au passage, j'ai acheté ça.

C'était un carnet de reçus.

— Pour la location de la chambre. J'ai aussi des timbres fiscaux.

— Vous pensez à tout !

Il s'est assis à califourchon sur une chaise. J'ai regardé la pendule. À peine six heures trente. Nous ne pouvions dîner immédiatement et nous avions plusieurs heures à passer ensemble.

— Que vous ont-ils dit encore ?

J'avais réservé le meilleur pour la fin.

— Qu'une autopsie allait être pratiquée et qu'on ne me rendrait le corps que d'ici quelques jours.

Une fois encore il a pâli. Je reprenais lentement le dessus. Il n'était pas aussi invulnérable que je l'avais cru.

— Une autopsie ? Pourquoi ?

— C'est ainsi dans ce genre d'accident.

Puis j'ai pensé au sac de ma belle-mère et j'ai filé vers sa chambre. Je ne l'ai pas trouvé. Elle l'avait bien quand elle est sortie.

— Avez-vous fait attention à son sac ?

Philippe m'avait suivie.

— Non. L'avait-elle ?

— Certainement. J'ai expliqué à l'inspecteur que le seul motif qui ait pu la faire sortir d'ici, c'était le désir de porter un livre à M^{lle} Givelle. Si le sac est retrouvé le motif ne tiendra plus.

— Vous n'auriez pas dû...

— J'ai improvisé.

En l'absence de Fanny, il plastronnait moins. Il redevenait naturel, perdait des années factices.

— Ils viendront ici ?

— Certainement.

Chaque fois que je le pouvais, j'enfonçais une épine. À quel sentiment obéissais-je alors ? Même aujourd'hui je répugne à m'analyser plus complètement.

— Ils voudront certainement vous interroger, savoir si vous n'avez pu l'apercevoir.

Sans transition il reprit du poil de la bête.

— Il faut nous entendre sur ce que nous avons fait cet après-midi. Vous êtes sortie assez tôt. À pied puisque vous n'aimez pas conduire. Vous avez fait des achats dans des grands magasins où il est impossible de vérifier si vous vous y êtes réellement rendue. Retour ici vers les quatre heures. Absence de M^{me} Leblanc. Moi, je ne suis pas sorti mais je ne me suis pas rendu compte de son départ. C'est alors que vous m'envoyez chez la vieille fille. Puis le coup de téléphone. Vous avez compris ?

Comment pouvais-je supporter de discuter avec lui, avec un double assassin ? Qu'est-ce qui me portait à accepter ses ordres, ses suggestions ? Peut-être ce trouble qui ne cessait de croître à mesure que, seuls, lui et moi, nous nous enfoncions dans les heures de la nuit. Nous allions manger tête à tête, veiller ou alors nous séparer.

Et il y aurait plusieurs journées qui se passeraient de la sorte...

— Vous devriez préparer le repas, dit-il. J'ai la dent. Pas vous ?

Et parce qu'il parlait d'avoir faim, je me sentais un appétit d'ogresse.

CHAPITRE VII

Après une nuit blanche, ma révolte éclata le lendemain matin. Je me reprochais la mort de ma belle-mère. J'aurais dû accompagner Philippe. Je l'aurais empêché de la tuer.

Je tournai en rond dans la villa. Malgré l'heure avancée, neuf heures trente, le garçon dormait toujours. Je n'osais frapper à sa porte et j'hésitais à sortir. Aussi je fus surprise lorsqu'il pénétra dans le hall, venant de l'extérieur. Le brouillard avait disparu mais le ciel était très bas et le jour sombre.

— D'où venez-vous ?

— Faut-il vous rendre des comptes ? dit-il, goguenard. Je suis allé surprendre Fanny au réveil.

Détournant la tête, j'évitai son regard. Il n'avait pu supporter l'absence de cette petite peste et avait quitté son lit à l'aube pour la rejoindre et lui faire l'amour. Cela me mortifiait presque.

— J'ai fait ses courses avant de rentrer. Rien de neuf ?

— Si.

Calmement il a attendu.

— J'en ai assez. Si un policier vient ce matin j'avoue ce qui s'est réellement passé. Ou alors je me rends au commissariat.

— Vous appelez ça du neuf ? Il y a huit jours que vous auriez dû le faire, quand Fanny est venue vous trouver.

Et voilà. Je ne pouvais rien contre cet argument de poids.

— Donnez-moi plutôt du café. Je suis sorti à jeun ce matin.

— Fanny ne vous a pas fait déjeuner ?

Il eut un rire vulgaire plein de sous-entendus. J'ai préparé le café et nous avons déjeuné dans la cuisine. Cette intimité commençait à m'irriter mais je ne faisais rien pour l'éviter.

L'inspecteur Campans vint à onze heures. J'avais l'impression qu'il s'attachait à cette affaire avec ennui, comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Je le reçus dans le living. Philippe était dans sa chambre, prêt à répondre au premier appel.

— Vous avez une belle villa, dit-il en entrée en matière. Je comprends que vous ayez pris un pensionnaire...

— M. Sauret loue simplement sa chambre et prend son petit déjeuner. Je ne lui assure pas les repas.

Le ton sur lequel je dis ces paroles me plut. Tout à fait dans le

style d'une logeuse qui veut garder ses distances.

— Vous allez vous sentir seule après la mort tragique de votre belle-mère.

Chaque mot paraissait choisi avec soin par cet homme. Je finis par le détailler avec plus de soin. De notre rencontre de la veille je n'avais gardé aucun souvenir de cet inspecteur. Il était de taille moyenne, de carrure normale et vêtu sans beaucoup de soin. La peau de son visage un peu flasque était piquetée par une barbe toujours à l'état naissant certainement. Il avait de petits yeux gris très écartés qui posaient sur les choses et les gens un regard sans grande expression.

J'étais en train de lui expliquer que ma belle-mère menait une vie tranquille et retirée et que je la voyais très peu, quand il m'interrompit :

— Sauret, avez-vous dit ? C'est le nom de votre étudiant ?

— Oui. Je regrette de ne pas m'en être souvenue hier.

— Il est chez vous ?

— Dans sa chambre. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Tout à l'heure.

Il continuait d'examiner le living avec une sorte de satisfaction.

— C'est un véritable nid douillet chez vous.

Mon sourire fut un peu forcé. Je n'attendais pas de compliments sur mon installation, mais qu'il parle de la mort de ma belle-mère.

— Comment pouvez-vous supporter la présence d'une personne étrangère ? Est-ce pour améliorer vos revenus ? Peur de la solitude ?

— Suis-je obligée de répondre ?

— Non.

Il regardait un cendrier plein de mégots. Le départ d'Hélène m'avait prise au dépourvu et j'avais oublié de faire le grand ménage.

— Puis-je fumer ?

— Bien sûr. Je ne m'en prive guère moi-même.

— Je vois.

Un prétexte pour amener le cendrier jusqu'à lui et déchiffrer l'inscription des bouts de cigarette. Il y avait énormément de gauloises et quelques cigarettes américaines, celles que je fume.

— Sympathique, ce garçon ?

— Voulez-vous le voir ?

Il soupira. Je l'avais emporté. Chaque fois qu'il me parlait de Philippe, je lui proposais de le faire surgir devant lui en chair et en os.

Il finit par accepter.

— Si vous voulez.

Philippe portait un pantalon de toile et un simple polo. Ses pieds étaient nus dans des pantoufles usées. Il serra la main de l'inspecteur, s'assit à sa droite.

— Vous êtes allé chez M^{lle} Givelle hier au soir ? Vers quelle heure ?

— Cinq heures environ.

Campans vérifia sur son carnet. Il avait dû se rendre chez la vieille demoiselle. Philippe avait tué ma belle-mère avant sa visite, sans doute.

— Elle vous a annoncé que M^{me} Leblanc n'était pas là ?

— Exactement. Je suis revenu en longeant le bassin d'embouchure puis je suis rentré. Quelques minutes plus tard je suis ressorti. J'avais rendez-vous avec quelqu'un.

— Qui ?

— Une fille.

— Son nom ?

— Fanny Escalague.

Campans notait ces différents renseignements.

— Quelle adresse ?

— Quai de Tounis, numéro 44.

Philippe se jetait carrément à l'eau. La moindre hésitation pouvait paraître suspecte.

— Étudiante aux Beaux-Arts, hein ?

— Oui.

Campans paraissait à court de questions. Une simple noyade justifiait-elle tout ce déploiement d'astuces policières ? J'en doutais. Le regard de l'inspecteur insistait parfois sur mes jambes croisées. Peut-être n'était-il venu que pour moi au fait ? Ce n'était pas impossible.

— L'autopsie a été commencée ce matin.

J'ai pris une tête de circonstance.

— Soyez rassurée. Le docteur Javert n'est pas un...

Il s'arrêta à temps avant de dire une énormité. Philippe souriait.

— Vous aurez certainement demain matin l'autorisation d'inhumer.

Dans le fond, j'étais satisfaite. Cela me permettrait de procéder rapidement aux obsèques et de n'envoyer les faire-part qu'ensuite. Un avis dans les journaux suffirait pour amener quelques connaissances à l'église. Les parents lointains ne viendraient pas m'importuner.

— J'ai pu reconstituer une partie du trajet suivi par votre belle-mère. Voyons... Une commerçante du boulevard des Suisses l'a reconnue.

Certainement l'épicière.

— Il était quatre heures environ quand elle est passée devant le magasin. Tout semble confirmer qu'elle est restée plus d'une heure dans l'eau avant d'être repêchée.

Il releva la tête.

— Savez-vous comment on l'a trouvée ?

Je secouais la tête.

— Vous n'avez pas lu le journal ? Bien sûr... C'est un couple de chiffonniers qui pêche les épaves le long de la Garonne qui ont aperçu le corps pris dans les herbes du bord.

J'avais la bizarre impression d'être l'assassin de M^{me} Leblanc. J'étudiais mentalement chaque mot qui s'échappait des lèvres un peu molles de l'inspecteur. Mon regard est tombé sur le bar et j'ai eu une inspiration.

— Un apéritif, inspecteur ?

Son regard terne s'est allumé. J'ai compris que j'avais misé juste, trouvé le défaut de la cuirasse. Je me suis activée pour distribuer les verres, sortir les bouteilles.

— Un Cinzano ? Blanc, rouge, dry ?

— Dry.

Généreusement servi il huma son verre. J'ajoutai une bonne ration de vodka. Philippe, lui, se contenta d'une larme de ce vermouth. Campans licha rapidement son verre et accepta une deuxième tournée. Ses yeux brillaient, me sembla-t-il.

— J'espère qu'il n'y aura pas de complications à l'autopsie, fit-il entre deux gorgées... Ce serait étonnant. Si vous le permettez je vous apporterai moi-même le permis d'inhumer.

En même temps il louchait sur mes jambes et mes hanches. Philippe paraissait s'amuser et nous observait, profondément enfoncé dans son fauteuil. Il fallut une troisième tournée et une bonne demi-heure pour décider l'inspecteur à en finir. Il se dirigea vers la porte parlant de choses et d'autres, ayant certainement oublié qu'il y avait un deuil dans la maison.

Midi sonnait quand il s'éloigna dans la rue. Philippe riait sans bruit.

— La réaction ? fis-je.

— Non. Un bon poivrot, cet inspecteur !

— Ne le prenez pas pour un imbécile.

Il donna un coup de menton.

— Je m'en garderais. On mange ?

Je n'avais rien de prêt et il me manquait quantité de choses. Philippe déclara qu'il allait faire les courses et j'y consentis. On devait savoir dans le quartier l'accident survenu à ma belle-mère, et je ne tenais pas à subir les condoléances plus ou moins sincères des voisins et commerçants.

D'ailleurs les visites commencèrent au début de l'après-midi. Il me fallut expliquer dix, vingt fois, ce qui s'était passé. À la fin, profitant d'une accalmie, j'ai hâtivement rédigé un écriteau que j'ai accroché à

la grille : « On ne reçoit pas ».

Philippe avait filé. Brusquement, je me retrouvai seule avec le poids de ces événements fantastiques, qui faisaient craquer le cadre agréable de ma vie. Mais il était trop tard pour reculer. Chaque minute qui passait m'entraînait encore plus loin dans une sorte de cauchemar moelleux.

Pour ne plus penser à rien j'ai entrepris de ranger les pièces. J'ai travaillé avec un tel acharnement que je n'ai pas vu passer les heures. Philippe revint à la tombée de la nuit. Il siffla en signe d'admiration en découvrant l'ordre qui régnait.

— Amenez les patins de feutre ! dit-il à l'entrée. On n'ose plus marcher.

J'étais curieuse de savoir d'où il venait. Certainement du quai de Tournis.

— Chaudière sort demain de l'hôpital. Les médecins veulent attendre quelque temps avant de s'occuper de son œil gauche. Mais son droit est complètement guéri.

Il ne paraissait pas autrement ému.

— Vous êtes bien renseigné.

— Je vous l'ai dit. J'ai des amis là-bas. Maintenant que le vieux sera chez lui les flics vont le harceler.

J'eus l'idée qu'il en savait davantage.

— Connaissez-vous le domicile de cet homme ?

— Une vieille baraque de la rue du Crucifix, sur la rive gauche.

— Vous ne laissez rien au hasard.

— Comme vous le voyez.

Dans mon appareil de photographie se trouvait peut-être un bon cliché. Il faudrait que je fasse développer la pellicule. À moins que je ne tente de les photographier dans de meilleures conditions. Rapidement j'imaginai de grouper plusieurs appareils d'éclairage et de les attirer dans cette lumière vive. Ne se douteraient-ils pas de mes intentions ?

— Fanny pourra donc revenir dans quelques jours. Pour quand prévoyez-vous l'enterrement ?

Ce cynisme finissait par me laisser indifférente.

— Lundi. Si demain matin j'ai le permis d'inhumer.

— L'inspecteur Campans ne manquera pas le rendez-vous, soyez-en certaine. Vous avez fait une touche sérieuse.

À son tour, il m'enveloppa d'un regard appréciateur. À ce moment tinta la sonnette de la grille.

— Quelqu'un qui n'a pas vu l'écriteau.

J'hésitais.

— Allez-y !

C'était Hélène. Elle pressait son visage contre le grillage, vaguement éclairée par le réverbère voisin.

— Je viens d'apprendre le malheur, madame. Excusez-moi de venir vous déranger aussi tard.

Je la fis entrer.

— Pauvre M^{me} Leblanc, c'est terrible !

Dans le living elle s'assit timidement au bord de son fauteuil. Philippe avait disparu.

— Vous devez avoir beaucoup de peine. Vous vous entendiez si bien.

Avec horreur je découvrais une autre Hélène. Cauteleuse, sournoise. Pendant quatre ans, j'avais cru à sa franchise, à son intelligence éclairée. Son renvoi la mettait en pleine lumière. En trente-six heures, elle avait appris à me détester. Peut-être souhaitait-elle me faire du mal.

— Quelles circonstances tragiques ! continuait-elle sur un ton uni. Peut-être une contrariété ?

— Un accident seulement.

— Ah oui ?

Elle aussi regardait autour d'elle, tendait l'oreille.

— Mes amis ne sont pas là.

— Vous êtes seule ? Voulez-vous que je reste pour vous tenir compagnie un moment.

Ce sourire qui apparaissait sur mes lèvres nécessitait un effort énorme. Je l'arrachais péniblement de moi et ce ne devait être qu'un rictus.

— Merci. Tout va bien.

— Comment la pauvre dame a pu aller se promener par un temps pareil ? Il fallait qu'elle soit vraiment préoccupée. Peut-être avait-elle quelque chose d'important à dire à M^{lle} Givelle ?

— Ce n'est pas impossible.

Hélène fut décontenancée. Elle s'attendait à des protestations de ma part.

— Votre départ l'avait affligée. Elle avait l'habitude de se laisser vivre. Un peu trop même. Je lui avais demandé de m'aider et cela ne lui convenait pas. C'est pour se plaindre de son sort qu'elle a voulu se rendre chez M^{lle} Givelle.

Hélène se raidissait. Je lui faisais nettement comprendre qu'il n'y avait aucun mystère dans la mort de M^{me} Leblanc. En même temps, elle devinait qu'il n'y avait pour elle aucun espoir de reprendre sa place.

— Cette pauvre dame, quand même ! murmura-t-elle à plusieurs reprises. Elle avait encore de nombreuses années tranquilles devant

elle.

— C'est la destinée, fis-je en me levant.

Comme à regret elle quitta son siège.

— L'enterrement... ?

— Lundi certainement. Vous avez appris, en même temps que sa mort, qu'une autopsie avait été pratiquée ? Ce devait être sur le journal. Le corps sera ramené demain, je crois, mais il n'y aura aucune visite.

En se dirigeant vers la porte elle murmura :

— C'est tellement curieux... Peut-être qu'elle a été victime d'un rôdeur qui en voulait à son sac.

— Vous avez de l'imagination.

Jusqu'au bout elle chercha quelle flèche me décocher avant de partir, mais comme je la pressais, elle ne put rien trouver.

— Bonsoir, madame.

Ostensiblement je fermai la grille à double tour à peine fut-elle dehors. Elle se retourna, mais déjà je revenais vers la villa.

Philippe avait repris sa place dans le fauteuil.

— Du genre collant ! Regrettez-vous toujours de l'avoir mise à la porte ?

Je ne voulais pas lui donner raison. Je suis allée préparer le repas.

— Une vraie dînette d'amoureux ! a dit Philippe quand j'ai mis le couvert.

Un bref regard à ses yeux me fit baisser les miens. De nouveau j'étais troublée. La grille était fermée à double tour, la porte d'entrée aussi. Nous étions seuls ensemble pour douze heures. Déjà, la nuit dernière, je n'avais pas fermé l'œil.

— Vous pensez à Hélène ?

— Non. Ne me parlez plus d'elle.

— Déçue, hein ?

Il refusa le dessert, alluma une cigarette.

— Vous n'avez pas peur ?

— De vous ?

— Non, de vous-même. Les nuits sont longues en hiver.

J'empilai les assiettes sales dans l'évier. Il était huit heures. Je me suis enfermée dans la salle de bains. Au bout d'une demi-heure de baignoire, j'ai cru avoir recouvré tout mon calme. J'ai achevé ma toilette devant la glace du lavabo. La villa était silencieuse. J'ai souhaité que Philippe ait rejoint son lit.

Il m'attendait dans le couloir. Je ne portais que ma robe de chambre.

— J'ai voulu vous dire bonsoir.

Comme il s'approchait j'ai reculé contre le mur jusqu'à ce que mes

épaules butent. J'avais l'impression d'être renversée sur le sol avec son visage au-dessus de moi.

— Vous êtes idiot ! Tout cela n'engage à rien.

Il plantait ses doigts dans le tissu de mon peignoir. Puis il l'écarta, posa ses paumes brûlantes sur ma peau nue, m'attira contre lui. Ses lèvres étaient dures et son baiser me parut impudique. Ses mains faisaient glisser mon vêtement de mes épaules, encore plus bas.

— Laissez-moi ! ai-je murmuré contre sa bouche.

— Pas maintenant.

Nous avons glissé contre le mur, soudés l'un à l'autre. J'essayais de résister mais brusquement la porte de ma chambre s'est ouverte dans mon dos. Le lit n'était plus qu'à un mètre de nous. Je me rendis compte que ma lampe de chevet était allumée. Il avait prévu ma défaite.

Et cette certitude que nous étions seuls et libres me bouleversait bien plus que ses caresses et ses baisers, m'empêchait de penser que j'avais dix ans de plus que lui.

CHAPITRE VIII

La mort de M^{me} Leblanc, l'enterrement, les remous soulevés par cette affaire éloignèrent Fanny de la villa encore trois jours. Jusqu'au mardi. L'inspecteur Campans m'apporta le permis d'inhumer le dimanche matin, s'attarda jusqu'à midi. Je pris contact avec une entreprise de pompes funèbres, fis transporter le corps de ma belle-mère à l'église Saint-François-de-Paul, la plus proche de mon domicile. Je savais fort bien que cette décision allait m'aliéner l'amitié de mes dernières connaissances.

Durant ces deux nuits, Philippe partagea mon lit. Je ne sais quelle folie présidait à nos amours. Le matin me retrouvait seule et maussade, désavouant cette femme faible qui, chaque fois, acceptait les caresses de ce garçon. Il me fallait plusieurs heures pour retrouver le goût de vivre. Et dès le début de l'après-midi j'appréhendais l'approche de la nuit qui me transformait en femelle veule.

Philippe se doutait-il de mes scrupules ? Il me possédait avec une sorte d'humour féroce, me pliait à ses caprices, très satisfait certainement d'obtenir totale soumission d'une femme de loin son aînée. Personnellement j'avais le sentiment de m'avilir.

Aussi le retour de Fanny me délivra-t-il.

Elle fut là un peu avant midi. Immédiatement, son regard me scruta longuement. Je la trouvai pâle. Ses yeux étaient cernés. Visiblement sa grossesse la fatiguait. Les coins de sa bouche ronde tombaient. J'aurais pu profiter de cette différence entre elle et moi. Je me sentais en excellente forme et le désir de Philippe m'avait donné la preuve que j'étais belle.

Tout de suite Fanny attaqua, se montra mauvaise, capricieuse, insatisfaite. Elle s'installa dans le living, exigea d'être servie, transforma la villa de la façon qui m'aurait épouvantée quelques jours auparavant. Philippe était aux petits soins pour elle, tendre et patient. Il l'aimait véritablement alors qu'il n'avait cherché avec moi que des satisfactions physiques.

Le retour de Fanny marqua le début d'une période incertaine, au cours de laquelle les jours et les semaines passèrent sans que j'y prenne garde. Nous nous enfoncions dans le temps sans en avoir conscience. Le mois de novembre se termina par une période ensoleillée. Les deux amants faisaient des projets d'avenir. Les catalogues des maisons spécialisées s'accumulaient, et chaque soir une

commande était faite pour être déchirée le lendemain. Fanny n'était jamais satisfaite.

Une chose. Philippe avait totalement oublié son intention d'avoir la télévision.

Je n'avais guère le temps de m'interroger sur notre étrange intimité. C'est moi qui faisais tout le travail de la maison, préparais les repas. Au nom de quoi ? Je n'avais même plus la crainte d'être mêlée à un scandale. Je les avais acceptés. Cela ne voulait pas dire que je me trouvais heureuse.

Ils fouillaient dans mes meubles, dans mes tiroirs. Un jour, ils ont mis la main sur de vieilles lettres et je me suis battue avec Fanny pour les lui arracher. Voyant que j'étais la plus forte, elle a poussé un hurlement de douleur et s'est ployée en deux.

— Mon ventre ! Oh ! mon ventre !

En moins d'une seconde Philippe fut sur moi et me gifla une demi-douzaine de fois.

— Salope, si jamais tu lui as fait mal, je te crève !

Fanny éclata d'un rire aigu et tout rentra dans l'ordre. Elle avait joué son petit numéro et était satisfaite de la réaction de son mâle.

C'est à cette époque qu'elle a passé sa première visite médicale. Philippe l'a accompagnée et ils en sont revenus l'un et l'autre fort excités. Le médecin avait conseillé à la jeune fille de faire un séjour à la campagne, surtout au printemps, mais de revenir en ville pour l'accouchement. Fanny était étroite de bassin et la mise au monde de l'enfant ne serait pas sans difficulté.

Ce soir-là, elle pleura, s'énerva, usa jusqu'à la corde la tendresse de Philippe.

Par la suite, j'appris sur elle plusieurs détails. Je m'étais toujours étonnée qu'une jeune fille de dix-huit ans vive aussi librement dans une grande ville comme Toulouse. Elle était la cadette d'une famille de dix enfants, et ses parents ne se souciaient pas d'elle. Je compris qu'elle avait connu d'autres hommes avant Philippe, et que son père, excédé, l'avait mise à la porte de chez lui, la traitant de roulure et de traînée. Il avait simplement donné une autorisation écrite pour qu'elle puisse servir de modèle aux Beaux-Arts. Je comprenais mieux l'alliance et l'amour de ces deux jeunes êtres issus de milieux aussi inconsistants. Je ne les excusais pas pour autant.

Ils formaient un bloc solide et parfois ressemblaient plus à un frère et une sœur qu'à un couple d'amoureux. Au fur et à mesure que la maternité future de Fanny se précisait, Philippe redoublait d'attentions à son égard. Elle en abusait et, lui, il trouvait ça normal.

J'avais beaucoup de travail. Ils ne faisaient strictement rien. Le matin ils n'étaient jamais levés avant dix heures et occupaient la salle de bains jusqu'à midi. Non qu'ils aient des préoccupations strictes

d'hygiène, mais pour le plaisir. Ils s'admiraient dans la glace, faisaient couler l'eau chaude jusqu'à ce que le cumulus ait épuisé ses réserves.

Ce qui m'étonnait, jusqu'à une sorte d'émerveillement, c'est qu'ils avaient oublié pour quelles raisons exactes ils se trouvaient chez moi. L'agression contre le père Chaudière était certainement devenue un souvenir très confus. Quant à la mort de ma belle-mère, il n'en était jamais question. Ils avaient une mentalité primitive, dépouillée absolument de scrupules sociaux.

L'hiver était humide et froid, et le temps lui-même se faisait leur complice, nous confinait à l'intérieur de la villa.

Je ne les gênaï plus. Ils ne prêtaient presque plus attention à moi, me considéraient comme leur domestique, vivaient de toutes leurs forces un rêve merveilleux dans le confort et la sécurité.

Certains drogués ont fait de semblables expériences, voulant toujours aller plus loin dans la découverte de leur poison, se répétant qu'ils pourraient arrêter net dès qu'ils le voudraient. C'est ainsi que j'étais persuadée qu'un beau jour viendrait où je mettrais fin à cette situation. Mais je n'en trouvais jamais l'occasion. Aujourd'hui, à la réflexion, je me demande si je ne prenais pas un plaisir de masochiste à cet état.

C'est au début du mois de décembre que se produisit un grave incident. Il faisait, ce jour-là, un soleil clair et chaud. Je venais de terminer la vaisselle. Fanny et Philippe se trouvaient dans le jardin.

Fanny, assise sur le rebord du petit bassin, souriait à Philippe qui, lui, me tournait le dos. Mais son attitude m'indiqua ce qu'il était en train de faire. J'ai bondi dans le jardin et j'ai tenté de lui arracher l'appareil photographique.

— Où avez-vous pris ça ?

Fanny s'esclaffa :

— Tiens ! elle se réveille.

Philippe me regardait avec surprise.

— Dans votre chambre.

En même temps il éloignait le Royflex à bout de bras.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rendez-moi cet appareil !

— Quand j'aurai fini le rouleau. Il restait trois clichés à prendre.

Fanny gloussa :

— Paries-tu qu'il y a des photos de son Jules dans l'appareil ? Peut-être même des trucs croustillants !

Le regard de Philippe ne me quittait pas. J'ai réussi à retrouver mon calme.

— Vous feriez mieux de me le rendre, de ne pas me pousser à bout.

J'ai crié cette phrase et ils en sont restés médusés. C'était une égratignure dans le rêve doré qu'ils vivaient depuis un mois. Brutalement ils s'apercevaient que tout pouvait s'écrouler et par ma seule volonté. Fanny s'est levée et s'est approchée de lui pour se mettre sous sa protection. Philippe paraissait perplexe.

— Que voulez-vous ?

— Cet appareil.

Il a hésité.

— Je veux bien, mais je garde le rouleau.

Protester c'était me trahir. Pourtant c'est ce que j'ai fait dans ma grande colère.

— Non, je veux le tout.

— Tiens ! et pourquoi ?

Fanny a dit les dents serrées :

— Garde-le. Il y a quelque chose qu'elle ne veut pas qu'on sache.

C'était ce qu'ils croyaient tout d'abord. Que le rouleau de pellicule pouvait leur apporter un moyen supplémentaire de chantage.

Philippe, le soir même, a porté la pellicule à développer. Il m'avait remis l'appareil, mais c'était inutile. Quand il saurait que je les avais photographiés, il comprendrait dans quelle intention et plus jamais je ne pourrais recommencer.

Les épreuves furent prêtes le lendemain soir. Il rentra, fou de colère, jeta les photographies sur les genoux de Fanny.

— Tu connais ?

Les clichés étaient excellents.

— Tu comprends pourquoi elle avait fait ça ? Elle s'apprêtait à nous dénoncer.

À quoi bon leur expliquer qu'il y avait un bon mois de cela. Fanny, les lèvres pincées, le regard dur, m'examinait de la tête aux pieds.

— Renvoie-la à sa cuisine et qu'elle n'en sorte plus.

Philippe a haussé les épaules.

— Nous n'avons rien à craindre. Elle n'osera jamais nous nuire.

— Regarde-la donc, elle nous déteste ! Ce qu'il lui faut, c'est sa petite vie tranquille et douillette. Elle est pourrie d'argent mais elle ne veut pas le partager.

Étonnant de se voir reprocher son avarice après tout l'argent que j'avais dépensé depuis qu'ils étaient là.

— Que comptiez-vous faire exactement ?

C'était Philippe qui m'interrogeait.

— Vous savez très bien que vous ne pouvez rien faire.

Il insista :

— Rien. Nous resterons ici tant que ça nous plaira. Au moins jusqu'à la naissance du bébé, en mai. Ensuite nous partirons. Il nous

faudra beaucoup d'argent.

J'ai quitté la pièce. Brusquement je venais de découvrir une faille dans leur aveugle confiance.

CHAPITRE IX

Le lendemain à l'aube j'ai quitté la villa, avec seulement mon carnet de chèques. Je me suis réfugiée dans le centre-ville en attendant l'ouverture de la banque. Ensuite j'ai retenu une chambre dans un hôtel et j'ai fait quelques achats indispensables. J'éprouvais une véritable ivresse à parcourir les rues, à pénétrer dans les magasins. À une heure où Fanny et Philippe dormaient encore sans se douter. Ils ne s'apercevraient de mon absence que vers les dix heures.

Je me suis rendue place Saint-Cyprien. Les bains-douches étaient ouverts. Ils étaient déserts et dans sa cage vitrée la femme de garde m'a regardée approcher avec suspicion.

— M. Rigal n'a pas repris son travail ? C'était une femme sèche d'une cinquantaine d'années, le regard dur, la peau grise.

— Le père Chaudière ? L'en a pour des mois. Pourquoi ?

— Je voulais lui poser quelques questions. Je suis journaliste.

Elle a hoché la tête sans paraître impressionnée.

— J'ai suivi son affaire de près et, comme il n'y a rien de nouveau, je voudrais la relancer.

— Moi, je sais rien. Je le remplace, c'est tout.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Faut aller voir à la mairie.

J'ai sorti un billet de cinq nouveaux francs. J'estimai que c'était suffisant pour ne pas éveiller sa méfiance. Elle a quelque peu plissé les lèvres.

— Je ne suis pas de la ville et ça va me faire perdre du temps. Peut-être pouvez-vous quelque chose pour moi.

— Peut-être, dit-elle avec ironie.

Excédée j'ai replié mon billet et l'ai enfoui dans la poche de mon manteau.

— Tant pis !

— Attendez !

Elle rentra dans sa cage, fouilla dans un tiroir pour en sortir un crayon et un bloc-notes. Elle griffonna l'adresse, découpa la feuille.

— Voilà.

L'homme habitait à cinq cents mètres de l'établissement, dans une rue étroite qui donnait sur la Garonne, la rue du Crucifix. C'était au deuxième étage d'une vieille maison d'une laideur repoussante. Un

jour devant moi Philippe avait parlé de cette adresse mais je ne l'avais pas alors retenue.

J'ai longuement hésité avant de me décider. L'escalier ressemblait à un gouffre et la minuterie fonctionnait mal.

— Entrez ! cria une voix d'homme quand j'eus toqué à la porte.

Le jour sale des fenêtres s'est traîné jusqu'à moi quand j'ai ouvert la porte. L'homme se tenait près d'une des croisées. C'est exactement le mot qui convient pour désigner ce genre d'ouverture aux tout petits carreaux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur Rigal ?

— Ouais !

Il portait des lunettes noires et l'œil gauche était protégé par un pansement.

— Je suis journaliste.

— Venez là, je vous vois mal.

Le vieux désignait une chaise et s'installait en face, dans un fauteuil à la peluche crasseuse. L'odeur dominante de l'appartement était celle du vin. Plusieurs bouteilles vides attendaient sur l'évier.

— Journaliste, hein ?

— Oui. Je voudrais vous poser quelques questions.

Le père Chaudière bourrait lentement une grosse pipe au tuyau très court.

— Pour quel journal ?

— Je ne sais pas encore à qui je vendrai mon article. Je suis indépendante.

J'attendis qu'il ait embrasé son tabac. Commençant par lui poser des questions sur sa santé, j'ai tenté de l'amener à me donner les précisions que j'espérais. Mais il s'éternisait sur les soins qu'il avait reçus, sur ce qu'on aurait dû lui faire, sur le caractère des sœurs et des infirmières.

— Et vos agresseurs ?

— Les petits fumiers !... Là aussi, même chose. La police, tous des incapables ! Je suis certain de mieux réussir qu'eux, si je pouvais.

J'accrochai là-dessus.

— Peut-être, en effet. Si vous vous souvenez parfaitement du signalement de cette fille et de ce garçon.

Le père Chaudière grommela :

— Surtout la fille.

Sa bouche molle eut une grimace lubrique. Sa barbe de plusieurs jours avait une teinte jaunâtre.

— Vous n'avez aucun renseignement sur eux ?

— La fille était venue quelquefois aux bains-douches, mais

certainement pour repérer l'endroit. Fallait qu'elle sache qu'à huit heures et demie y a pu personne.

Après quelques semaines sa hargne paraissait plutôt tiède. Il se fichait bien des deux jeunes gens. J'orientai mes questions dans une autre direction.

— Vous allez toucher une pension ?

— Les salauds !... Ils ergotent... J'aurais pas dû laisser rentrer la petite garce après l'heure. Sûr, ils me donneront une pension, mais pas forte.

Je faisais semblant de prendre des notes. J'ai relevé la tête pour le regarder en face.

— Même si vos agresseurs sont pris, cela ne vous apportera aucun avantage particulier.

Il hocha la tête, convaincu de l'exactitude de cette affirmation.

— Et je suis certaine qu'ils n'en sont pas à leur premier coup et qu'ils doivent avoir amassé un joli petit magot.

— Les salauds !...

— Pendant que vous ne savez pas si vous allez pouvoir sauver votre œil, ils profitent largement de ce qu'ils ont volé.

J'étais allée un peu loin.

— Qu'en savez-vous ?

— C'est ma spécialité d'enquêter sur les jeunes dévoyés.

Il a eu un geste tranchant de la main.

— Pas ça ! Comment savez-vous pour mon œil ?

Une seconde de panique.

— Les journaux en ont parlé.

— Les journaux de Paris ?

— Bien sûr.

Cela lui fit plaisir.

— Je vais mener mon enquête avec soin, ai-je continué. Si je parviens à apprendre du nouveau, je reviendrai vous voir.

Il tirait doucement sur sa pipe.

— Pourquoi moi et pas la police ?

C'était le moment critique. Le vieux crétin était capable de s'indigner.

— C'est comme il vous plaira, mais à votre place je sais bien ce que je ferais.

La porte s'ouvrit dans mon dos et un souffle rauque emplit la pièce.

— De la visite ! fit une voix de femme.

La femme du vieux n'était pas plus hideuse que lui. Simplement à sa mesure. Ses mèches grises retombaient sur une lourde face quadrillée de veinules roses. La vieille portait un vieux sac de

moleskine garni de bouteilles et de papiers de charcuterie.

— 'jour, madame.

— Une journaliste.

La vieille est venue me regarder sous le nez avec un sourire aimable. Tout à fait style « Mystères de Paris ». Il est toujours inquiétant de constater que des personnages de roman peuvent exister avec une telle précision du détail.

— Et t'as rien offert, Chaudière ?

— Je t'attendais.

Trois verres épais et ternes apparurent sur la table. La femme fit sauter la capsule d'un litre d'un doigt habile.

— Une petite goutte, hein ?

— À peine.

C'était leur test. Refuser, c'était les rejeter, les vexer pour toujours. J'ai bu le vin rouge sans une grimace. Il n'était même pas mauvais.

Ils m'ont regardée avec satisfaction. Le père Chaudière se pencha en avant.

— Vous disiez un truc...

— Oui, à votre place je saurais quoi faire si j'apprenais du nouveau sur mes agresseurs.

Sa femme a paru très intéressée.

— Quoi donc ?

— La police les arrêtera et ils seront condamnés. Jamais vous ne pourrez en tirer un centime.

Ils hochaient la tête avec ensemble et, le cœur battant, je me demandais s'ils ne me laissaient pas aller jusqu'au bout avec une intention malicieuse. Il fallait me montrer prudente.

— Si je vous dis cela, c'est dans votre intérêt. Mais, évidemment, la morale veut que vous alliez les dénoncer si jamais vous les retrouvez.

C'est elle qui a répondu.

— La morale, on s'en fout ! Vous avez raison. S'ils sont pris on fera tintin. Les dommages et intérêts... Pfft ! Ils nous passeront sous le nez et on obtiendra le franc symbolique comme ils disent dans vos journaux. Que conseillez-vous ?

— Rien pour le moment. Il faudrait savoir où ils se trouvent. Peut-être ont-ils quitté Toulouse.

Chaudière a ricané :

— C'étaient des gosses de par ici. Ils avaient l'accent. Ils ne quitteront pas la ville facilement.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? a demandé sa femme d'un ton mielleux.

J'ai pris un air entendu.

— Dans mon métier nous obtenons des tuyaux de tous les côtés. Je vais aller trouver certains de mes confrères, et j'espère leur arracher un détail, même le plus petit, qui puisse me mettre sur la voie.

— Et puis que faudra-t-il faire ? a demandé encore la vieille.

Mon sourire et mes mains en disaient long.

— À vous de voir. Certainement que ces jeunes n'aimeraient pas se retrouver en prison. Peut-être consentiront-ils à vous dédommager...

Ils se sont regardés. Le père Chaudière ne paraissait pas très rassuré.

— Ouais. Et s'ils veulent me liquider ? N'ont pas hésité, la première fois, à m'assommer. Cette fois, ils risquent de me ratatiner complètement.

La vieille haussa les épaules.

— T'as la frousse !

— Il faut être prudent, ai-je dit. Prendre vos précautions pour qu'ils ne puissent pas vous faire du mal.

L'ivrognesse s'est penchée vers moi.

— Et vous, là-dedans ? Vous perdez l'occasion de faire un beau reportage, non ?

Le vieux a failli en laisser tomber sa bouffarde.

— C'est vrai, ça !

— Non.

Leurs regards soupçonneux attendaient.

— Quand ils vous auront dédommagés, j'interviendrai. La police les arrêtera alors.

Ça ne leur convenait guère.

— Y diront tout.

— Si vous savez vous y prendre ils ne pourront jamais prouver qu'ils vous ont remis de l'argent.

La vieille s'est servi un autre verre et l'a vidé d'un coup. Elle l'a reposé sèchement sur la toile cirée.

— Et vous allez faire ça uniquement pour nous rendre service ? Sans recevoir un peu de ce fric ?

Pour eux c'était incroyable. J'ai pris une attitude embarrassée.

— Si vous voulez me donner quelque chose, je ne le refuserais pas, évidemment.

Ils se sont regardés. La vieille triomphait avec l'air de lui dire « tu vois, hein ? »

— Combien ?

— Le tiers.

Le vieux a grogné.

— C'est moi qui vais faire tout le travail.

— Attendez, a dit la vieille. Vous causez comme si vous étiez

certaine de quelque chose.

— C'est bien possible.

Interloqués, ils me regardaient, les yeux ronds.

— Pas possible ! Vous les auriez retrouvés ? a murmuré le père Chaudière.

— Non, mais j'ai bon espoir. Maintenant, si vous n'êtes pas d'accord avec moi, je peux très bien aller trouver la police. Je n'ai rien à perdre moi, car mon reportage me sera bien payé.

J'ai fait mine de me lever.

— Non. Attendez !

C'était la vieille qui était prête à me sauter dessus pour me forcer à m'asseoir.

— On va bien s'entendre.

J'en étais certaine.

— Combien croyez-vous qu'on peut leur réclamer à ces voyous ?

— Cinq cent mille au moins.

Dans leur tête ils transformaient peut-être ce chiffre en litres de rouge. Le résultat dut leur paraître satisfaisant car ils s'épanouirent.

— Et on vous en donne le tiers ?

— Cent cinquante mille.

Chaudière hocha la tête.

— Croyez qu'ils auront autant de fric ?

— Bien sûr. Ils ont certainement opéré une dizaine d'agressions en quelques mois. Ils ne doivent pas avoir tout dépensé et ils payeront cash.

Mon plan était simple. Chaudière exigerait cinq cent mille francs de Philippe. De quelle façon ? Je n'avais pas encore réfléchi sur ce point-là. Moi ayant disparu, Philippe ne pourrait pas réunir la somme et j'espérais qu'il n'aurait qu'une pensée : partir en compagnie de Fanny. Chaudière ne risquait pratiquement rien avec un peu d'habileté. Je ne comptais pas retourner à la villa, du moins pour le moment. Une fois qu'ils auraient disparu je m'en irais pour quelque temps.

— Dites ? faisait la vieille femme d'une voix sucrée. Nous ignorons votre nom.

— Jane Marnier.

Elle ne me prenait pas au dépourvu. J'avais prévu cette demande.

— Vous habitez Toulouse ?

— Non, je suis de Paris. Je vais prendre une chambre dans un hôtel. Dès que j'aurai du nouveau, je reviendrai. Peut-être demain.

Ils ont tenu à ce que je boive encore un verre de vin. J'avais la tête qui me tournait un peu.

— Nous vous attendrons demain, dit la vieille. Apportez-nous de

bonnes nouvelles.

— N'en parlez à personne.

— Pas question ! Trois cent cinquante billets, c'est toujours bon à prendre. Surtout à ces fumiers qui ont voulu m'aveugler, a dit le père Chaudière.

Tout en marchant vers le centre de la ville je réfléchissais. Le mieux était que le père Chaudière écrive une lettre non signée à l'adresse du quai de Tounis. Philippe avait conservé sa chambre et y passait au moins une fois par semaine pour le courrier. Dans cette lettre, le vieux lui indiquerait un endroit pour déposer l'argent. Il lui spécifierait que toutes ses précautions étaient prises pour que la police soit prévenue en cas de malheur.

Mon visage souriant devait intriguer les passants, car plusieurs se sont retournés sur moi. J'imaginais parfaitement leur panique quand ils liraient cette lettre. À cette heure, ils devaient être catastrophés par ma fuite et d'ici quelques jours la missive du père Chaudière achèverait de les démoraliser.

J'étais certaine qu'ils pilleraient la villa avant de s'enfuir, mais peu m'importait. Qu'ils s'en aillent était le principal. Ils ne pourraient trop se charger pour un départ aussi précipité.

Dans un bar de la place Esquirol, j'ai pris mon petit déjeuner avec un plaisir sans égal. Je me suis attardée dans l'établissement avant de continuer ma promenade. Cette liberté retrouvée me grisait.

Dans un magasin, j'ai acheté une jupe en lainage épais à la couleur chaude. Je retrouvais le libre usage de mon argent et de mes goûts. Je sortais de prison.

Pour le déjeuner, je connaissais un restaurant très renommé, et je n'ai commandé que des spécialités chères et savoureuses. Tout au long du repas la pensée de Philippe et de Fanny m'aidait à dévorer les plats. Je les imaginais dans ma cuisine, préparant leur repas, l'angoisse au ventre, prisonniers à leur tour de la villa et de son isolement.

Après le repas, je suis allée dans un des cinémas du square La Fayette. Le programme était bon. Je pensais au thé que j'irais prendre à la sortie et aux petits fours qui l'accompagneraient.

Brusquement, un détail me glaça. Si Chaudière et sa femme ne recevaient pas leur argent, ils iraient à la police, indiqueraient l'adresse du quai de Tounis. Il serait alors facile aux inspecteurs de remonter jusqu'à moi, de me confronter avec les deux vieux.

Je serais donc forcée de donner trois cent cinquante mille francs à ces ivrognes. Le chantage se retournerait contre moi.

CHAPITRE X

Le lendemain un peu avant midi, j'étais chez les Rigal. La vieille faisait revenir de l'oignon dans une poêle. Lui était devant un verre de vin à moitié vide lorsque je suis entrée.

— Tiens, M^{me} Marnier.

Il se rappelait le nom que je leur avais donné la veille.

— Quel temps, hein !

De nouveau, une petite pluie glacée tombait d'un ciel uni. On parla du temps et d'autre chose, avant d'aborder le véritable sujet.

— Une petite goutte de rouge ?

Ce verre qui se remplissait d'un liquide presque noir, c'était pour moi. Et pour la réussite de mes projets j'allais y plonger mes lèvres, avaler ce mauvais mélange âpre.

— Votre santé !

La pipe de Chaudière sentait mauvais, les oignons achevaient de se brûler, et des verres montait l'odeur du vin bon marché. Je n'avais pas le courage de la veille. Au contraire une peur insidieuse m'habitait depuis le matin.

— Alors, a dit la vieille, les lèvres plongées dans le verre, y a du nouveau ?

— Peut-être.

Finalement, j'avais décidé de ne pas parler du quai de Tounis. Il m'était pénible de leur faire cadeau de trois cent cinquante mille francs.

— Nous sommes tout ouïe, a-t-elle susurré.

— Je crois savoir de qui il s'agit.

Je me suis tournée vers le père Chaudière et lui ai donné la description de Philippe.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Il a fait la moue. Pas convaincu. J'étais furieuse. Philippe aurait pu sauter au plafond de joie en apprenant que sa victime était incapable de le reconnaître.

— Ça s'peut !

— Souvenez-vous voyons. Un grand maigre.

La vieille nous regardait de ses petits yeux malins.

— Dites donc, vous en paraissez plus convaincue que mon homme, vous.

Encore une fausse manœuvre.

— C'est parce que j'ai vu la fille qui vit avec lui.

— La fille ?

Là, pas de doute. Le vieux cochon avait eu le temps de la détailler des pieds à la tête. Tout ce que je disais de Fanny collait parfaitement avec le souvenir que Chaudière en avait gardé.

— P... ! pas de doute, c'est bien elle ! Y a pas d'erreur. Où qu'ils sont, ces fumiers ?

Mon silence les a quelque peu refroidis.

— Vous les avez vus ?

— Bien sûr, de loin.

— Sont toujours à Toulouse ?

— Toujours.

Me penchant j'ai pris le verre qui m'était destiné et je l'ai porté à mes lèvres. J'ai presque minaudé avec, comme s'il s'agissait d'un grand cru.

Mais le couple, lui, en oubliait de boire. Ils ne formaient plus qu'une seule personne à la fois avide et inquiète. Deux vieilles gargouilles stupides.

— Je sais même où ils habitent, mais je préfère le garder pour moi.

D'un coup d'œil elle a pris appui sur son mari avant d'attaquer.

— C'est pas ce qui était prévu.

J'ai eu un geste d'indifférence.

— C'est ainsi. Si vous empochez votre argent ce sera déjà beaucoup, non ?

Chaudière jura entre ses dents, ôta sa pipe de sa bouche et cracha sur le carreau.

— Alors ?

— Vous allez écrire une lettre, sans la signer, évidemment. D'ailleurs, vous n'allez pas écrire de façon ordinaire, mais en utilisant des majuscules.

Ils paraissaient contrariés. Le fait de tenir un porte-plume ne paraissait pas les emballer outre mesure.

— Et puis ?

— Je la porterai à l'adresse de ces gens, et nous attendrons le résultat.

Brusquement, je découvrais une chose. J'aurais pu agir seule sans leur complicité. J'avais cru donner plus de poids à mon entreprise en me liant avec le père Chaudière, mais c'était une erreur. Il était trop tard pour reculer, maintenant.

— Qu'est-ce que je vais écrire ?

— Que vous avez découvert que c'était lui votre agresseur, et aussi

sa petite amie. Mais, d'ailleurs, j'ai préparé un brouillon.

La vieille se leva.

— Faut du papier et un porte-plume ?

— Attendez.

De mon sac j'ai tiré un bloc-notes et un crayon à bille. J'avais prévu leur dénuement en cette matière. Le père Chaudière s'est attelé à la besogne. La séance a duré une bonne demi-heure. Il avait commencé par d'énormes majuscules et la fin se termina par de tout petits caractères. Il semblait quand même satisfait de son œuvre. Il la relut complaisamment à sa femme qui l'écoutait en dodelinant de la tête. Il était presque une heure de l'après-midi.

— Parfait ! dis-je pour abrégé. Maintenant, je vais aller la porter.

Chaudière me regarda puis soudain étala sa grosse main sur la lettre non détachée du bloc.

— J'ai réfléchi. Je ne marche plus. Qui me dit que vous n'êtes pas une complice de ce gars, et qu'avec ce papier vous me ferez chanter pour que je n'aille pas le dénoncer à la police ?

La femme gloussa :

— Bien calculé, mon homme ! On se méfie pas assez dans ce genre d'entreprise.

Lui, très fier, me toisait de son œil valide. J'ai haussé les épaules.

— Tant pis, n'en parlons plus, et adieu les trois cent cinquante billets.

Mais l'énoncé de cette somme n'était pas suffisant pour les convaincre. Je m'en suis vite rendu compte. Ils restaient méfiants.

— Comprenez qu'on ne peut s'engager à la légère. Si nous avions cette adresse, nous aurions une certitude qu'il ne s'agit pas d'un piège.

Il suffisait de trois cent cinquante mille francs pour me débarrasser d'eux. Une fois qu'ils auraient l'argent, ils se tiendraient tranquilles et craindraient la police autant que Philippe et Fanny.

— Alors ?

Mais, d'autre part, leur donner l'adresse de Philippe, c'était me trahir moi-même.

— Je préfère garder ce renseignement pour moi.

Le père Chaudière a hoché la tête, regardé sa femme, puis détaché la page du bloc-notes. Juste au moment où il allait la déchirer j'ai cédé. Je ne voyais pas l'utilité de perdre encore une demi-heure pour recommencer ce gribouillage consciencieux.

— Ils habitent quai de Tounis.

— Pas loin d'ici, en effet, dit la vieille. Et quel numéro ?

— 44.

Le vieux a tassé les cendres dans sa pipe avant de craquer une allumette.

— Autre chose, le nom ?

— Non. Ça, c'est à moi.

Là, ils ont vu que j'étais bien décidée. De toute façon, s'ils voulaient connaître le nom de Philippe, ils n'avaient qu'à faire leur propre enquête. De ce côté-là j'étais assez tranquille. Ils n'oseraient certainement pas.

— Bien, voici la lettre.

Je l'ai glissée dans l'enveloppe toute prête. Sous ma dictée, le père Chaudière avait écrit à Philippe qu'il lui donnait quatre jours pour que l'argent soit déposé à l'endroit indiqué : tout simplement un trou sous la pile du Pont-Neuf, côté du chemin de halage. L'argent serait déposé dans une boîte ayant contenu du lait Guigoz.

— C'est moi qui irai là-bas, déclara le vieux.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Vous ne craignez pas que ce garçon... ?

— Pas avec les menaces que contient la lettre. J'irai chercher les cinq cents billets.

Le père Chaudière n'avait pas confiance. Je serais obligée de retirer cinq cent mille francs au lieu des trois cent cinquante prévus. De toute façon j'en récupérerai cent cinquante. J'estimais que ce n'était pas trop cher pour ma liberté.

— Je ne crois pas qu'avant demain...

— Tous les soirs, j'irai faire un petit tour là-bas.

La vieille approuvait en lichant encore un verre.

— T'as raison, mon vieux. Faut pas risquer de se laisser barboter le fric.

J'avais la désagréable impression d'être roulée. Si je ne mettais pas l'argent dans la boîte, ils iraient à la police et dans quarante-huit heures au plus tard les inspecteurs frapperaient chez moi. Ce que j'appréhendais le plus, c'étaient les questions sur la mort de ma belle-mère.

— Si vous voulez manger avec nous, c'est avec plaisir, a dit la vieille avec une certaine ironie.

Je me suis levée.

— Finissez au moins votre canon...

Ce n'était pas le moment de les irriter. Le cœur au bord des lèvres, j'ai bu.

— Repassez demain, dit la vieille. Des fois que nous aurions quelque chose à vous remettre.

Son rire se perdit dans le verre qu'elle portait à ce moment-là à ses lèvres.

— Et si jamais il ne marchait pas ? a dit alors Chaudière. Faudra aller à la police ?

J'ai eu un geste d'indécision.

— Moi, je crois qu'il marchera, m'a dit la vieille comme si elle me prenait à part. Après ça, il sera bien tranquille et il pourra continuer.

Dans la rue la pluie continuait à tomber. J'avais envie de vomir. Comment avais-je pu me lier avec ces deux êtres médiocres et répugnants ? Mais j'avais mis en route un engrenage et il me fallait aller jusqu'au bout. Je n'avais plus qu'à ajouter l'adresse de Philippe avant de jeter l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Ce que je fis sur-le-champ, une fois de l'autre côté du fleuve. Il n'y avait plus qu'à patienter quelque temps.

CHAPITRE XI

Dans l'après-midi du même jour, j'ai retiré cinq cent mille francs à ma banque. J'ai aussi acheté une boîte de lait Guigoz. Dans ma chambre d'hôtel, j'ai vidé le lait en poudre dans le lavabo, et il m'a fallu rouler les cinquante billets de dix mille pour les faire pénétrer dans la boîte.

Comme je n'avais pas pris de repas à midi, je suis, allée dîner dans un restaurant proche de l'hôtel. Je ne voulais pas placer la boîte le soir même à l'endroit indiqué. Par pur désir de tenir les Rigal en haleine et de les tourmenter. Sachant que je ne pourrais pas dormir, je suis allée au cinéma.

Tout au long du film je me suis demandé quand Philippe découvrirait la lettre. Que faisaient-ils dans la villa livrée entièrement à eux ? S'étaient-ils vengés de mon départ sur les objets que j'aimais ? Cette perspective me laissait froide. Qu'ils quittent la maison, c'était tout ce que je souhaitais.

Comme prévu, je ne me suis endormie qu'au matin, et c'est la femme de chambre faisant le ménage dans la chambre voisine qui m'a réveillée. Ce jour-là, j'ai eu une envie folle d'aller dans ma rue et de regarder de loin ma villa. Je me suis promenée à l'extrémité opposée de la ville, sous le ciel bas et sombre. La journée a été très longue. Mais ce soir-là non plus je ne suis pas allée sous le Pont-Neuf. Je pensais à la tête des deux vieux quand le père Chaudière rentrerait les mains vides. Comme ils ne m'avaient pas vue de la journée, eux aussi auraient de mauvaises heures à passer. Le vin rouge les y aiderait fort bien.

J'avais passé trois journées entières hors de ma villa et je ne m'étais pas ennuyée un seul instant. Je pourrais la quitter pour plusieurs semaines sans regret, dès que je serais certaine qu'ils n'y étaient plus. Plus tard, je reprendrais contact avec mon ancienne vie, avec mes anciennes relations. Tout cela serait certainement difficile, mais très éloigné dans l'avenir.

Ce soir-là encore je changeai de restaurant et fis durer mon repas. Mon voisin tenta d'engager la conversation mais il comprit rapidement que je désirais rester seule. Ô combien !

La nuit fut meilleure après ma petite séance de cinéma. Merveilleux, le cinéma pour un être préoccupé comme moi ! Les images de l'écran favorisent la naissance des images intimes, aident à

leur projection. Tout en suivant le film, je construisais plusieurs prototypes d'avenir.

J'avais été tentée de téléphoner pour savoir si on répondrait, mais j'avais pensé que ce serait me trahir. Ils auraient compris que je comptais revenir et que j'attendais leur départ pour le faire. Compris aussi que j'étais à l'origine du chantage opéré par le père Chaudière. Il me fallait beaucoup de patience pour lutter contre cette envie de savoir.

Le lendemain matin, je me suis réveillée très en forme. J'ai pris une douche avant de commander le petit déjeuner.

Dehors il y avait un timide essai de soleil et il faisait doux. Tranquillement, je suis allée à pied jusqu'à la rue du Crucifix. Les voisins des Rigal devaient être bien intrigués par mes fréquentes visites. Peut-être me prenaient-ils pour une assistante sociale.

Pas tout à fait onze heures quand j'ai toqué à leur porte. Ensemble ils m'ont crié d'entrer. Ils avaient reconnu mon pas, ma façon de frapper. Peut-être m'avaient-ils guettée de leur fenêtre.

Elle s'est précipitée, obséquieuse. Ils étaient soulagés.

— Asseyez-vous.

L'homme souriait avec obstination.

— Alors ?

— Rien. Je suis allé sous le pont hier et avant-hier. Pas de boîte de Guigoz.

La vieille me fixait durement.

— C'est curieux, hein ?

— Non. Ils cherchent comment s'en sortir.

— Il faut envoyer une autre lettre ?

— Peut-être.

Ils se sont regardés.

— C'est déjà fait, a dit la vieille. Vous n'aurez qu'à la mettre tout à l'heure.

Le père Chaudière m'a tendu mon bloc. Il avait recopié à peu près le texte primitif, y ajoutant des menaces de son cru. J'en ai profité pour récupérer mon bloc.

— Peut-être ce soir ?

Sûrement ce soir. J'avais décidé d'en finir avec eux. Le lendemain ils auraient l'argent. Peut-être seraient-ils ivres morts quand je reviendrais.

— Si ça ne marche pas ?

C'est lui qui s'inquiétait. Il tirait rapidement de sa pipe de petits nuages gris.

— Tout ira bien, vous verrez.

Je venais de trouver ce qui n'était pas comme d'habitude : ni l'un

ni l'autre ne buvaient, et ils ne m'offraient pas le rituel verre de rouge. J'étais venue pour me repaître de leur anxiété mais j'étais quelque peu déçue. C'est pourquoi j'avais hâte d'en terminer et regrettais de ne pas avoir placé l'argent sous le Pont-Neuf.

— Ma femme et moi, commença le vieux...

Il s'interrompit, faisant semblant de fourrager dans sa bouffarde qui marchait très bien. J'attendais, comme si une menace venait de se lever.

— Oui, ma femme et moi, si ce soir il n'y a rien, on va trouver la police.

La vieille hochait la tête.

— Tout ça n'est pas très clair, et vous nous avez entraînés dans une drôle d'histoire.

La frousse pouvait-elle surpasser l'appât du gain chez ces deux malodorants ? En fait, je m'étais servie d'eux en les méprisant, et c'était peut-être un tort.

— Vous verrez que tout ira bien, dis-je encore une fois.

Toujours la même phrase rassurante.

— Vous en paraissez bien certaine, dit le vieux.

La vieille grommela quelque chose qui me parut être « pas son coup d'essai ». Je compris leur réticence. Ils me prenaient pour un maître chanteur professionnel.

— Il y a une chose que vous oubliez, dis-je tranquillement. Si j'avais voulu, cet argent vous filait sous le nez. Je n'avais qu'à faire l'affaire seule.

Rétrospectivement effrayés, ils se sont adoucis.

— Si je vous dis que l'argent sera versé, c'est qu'il le sera. À demain.

Allais-je revenir empocher mes cent cinquante mille francs ? Pourquoi pas ? Pourtant, j'éprouvais une certaine répulsion à la pensée que ce seraient ces deux ivrognes qui me les tendraient.

— Si l'argent est là, nous vous offrirons le champagne, fit la vieille.

Le temps m'a paru très long jusqu'au soir. Vers sept heures, la boîte aux billets dans mon sac, je me suis dirigée vers le Pont-Neuf. Il y a toujours des amoureux à cet endroit et j'ai dû faire les cent pas en attendant qu'un couple se décide à partir. J'ai trouvé facilement le trou et j'y ai glissé la boîte. À peine émue, d'ailleurs, à la pensée que je confiais à la nuit un demi-million.

À neuf heures, j'étais en train de manger place Esquirol. Le père Chaudière devait mettre la main sur la boîte. Il en tremblait certainement, n'en croyant pas ses doigts. Je l'imaginais remontant sur les quais, traversant le pont. Il l'avait peut-être ouverte pour toucher

les billets soyeux. Il lui faudrait dix minutes pour rejoindre sa femme. Sans doute s'enfermaient-ils à double tour avant de répandre la manne sur la table sale. Et puis les litres allaient s'ouvrir et les deux vieux se cuiteraient à mort.

Mon quatrième jour de liberté s'acheva tôt. À dix heures, j'étais dans mon lit. J'ai lu jusqu'à minuit.

La première chose que j'ai vue en entrant chez les Rigal, le lendemain matin, ce fut la bouteille de champagne. Pendant la nuit j'avais eu un affreux cauchemar. Philippe était venu sous le pont et avait pris l'argent.

La présence de la bouteille au col doré me rassurait. La tête des vieux aussi. Ils avaient fait toilette et portaient leurs habits du dimanche. Avant toute chose la femme me présenta une enveloppe au blanc douteux.

— Quinze billets de cent nouveaux francs.

Je l'ai enfouie dans ma poche et ils ont paru choqués de ma désinvolture.

— Hier au soir, à dix heures, que j'y suis allé... J'avais peur... Affreux ! Et puis cette boîte sous mes doigts... Formidable, hein ?

Ma foi, j'ai bu deux verres de champagne. Il n'était pas mauvais.

— Jamais je n'aurais cru qu'il accepterait aussi facilement. Faut croire qu'il en a à se reprocher...

Au fond, ce n'était pas de l'argent perdu. Philippe avait peut-être guetté le vieux Chaudière les deux premiers soirs pour être bien certain que la lettre venait de lui. Si le vieux ne s'était pas présenté sous la pile du Pont-Neuf, il aurait certainement compris toute l'affaire et je me serais exposée à les trouver encore dans la villa.

— Santé, madame Marnier !... Tout est bien qui finit bien.

Le vieux radotait.

— Personne sous le pont... Mais j'avais quand même la trouille... Je mets la main. Je me suis dit qu'un serpent pouvait très bien s'y trouver. Voyez pas qu'il ait mis un serpent ? Ou une machine infernale ? Plus de père Chaudière !... Faut se méfier avec ces gars-là... Des voyous !

La mère approuvait gravement en sirotant son champagne. J'étais certaine qu'elle regrettait son verre de rouge et qu'ils allaient se rattraper sur le dix capsulé quand j'aurais tourné les talons.

— Et votre reportage ? m'a dit le vieux. On le verra bien un jour ?

— Plus tard... Quand tout se sera tassé.

— Bien sûr.

Ces idiots s'en fichaient bien. Sur chaque œil était collé un billet de cent nouveaux francs. Avec joie je me disais que c'était la dernière fois que je les voyais.

— On va aller passer la Noël chez des parents. Y a longtemps qu'on est invités. Oh ! deux jours, pas plus !

Deux jours sans cuite ce serait dur pour eux. J'ai posé mon verre sur la table.

— Déjà ? La bouteille n'est pas finie.

Je partais sans voir leurs mains tendues. Maintenant la comédie était finie. J'avais obtenu d'eux ce que je désirais et je ne leur cachais plus mon mépris.

— Vous la finirez bien tout seuls... Mais je reconnais que ça ne vaut pas le rouge.

Dehors toujours le petit soleil tendre de cette fin d'année. C'était le cinquième jour de ma liberté. J'étais sûre que la villa était déserte mais je voulais aller jusqu'au bout.

Je ne voulais rien précipiter. Je rentrerais chez moi à la nuit, de telle sorte que les voisins ne me verraient pas. Mais je ne resterais qu'une nuit, le temps de regrouper quelques affaires. Le lendemain je prendrais la route de la Côte d'Azur. À moins qu'ils n'aient volé la Dauphine. J'en doutais.

Pour prendre mon temps en patience, j'ai haché minutieusement ma journée. Tout alla bien jusqu'après le déjeuner. Là quelques heures mortelles à passer. Je n'avais aucune envie d'entrer dans un cinéma. Je ne voulais pas précipiter le destin, mais attendre le dernier moment. J'ai même soigneusement évité de passer devant mon hôtel pour ne pas être tentée.

À quatre heures je suis entrée dans un salon de thé et j'ai prolongé ce moment pendant une heure et demie. Il y avait foule et j'ai dû commander une seconde théière pour ne pas indisposer les serveuses.

En sortant de là j'ai un peu léché les vitrines sans voir un seul des objets exposés. Par moments je me trouvais idiote. Pourquoi attendre que la nuit soit totale ? Ce n'était ni crainte ni masochisme. Simplement de la superstition. Il me semblait que cette pénitence suffirait à les faire partir, si malgré tout ils s'étaient accrochés jusqu'au dernier moment.

Enfin d'un pas décidé je pris le chemin de mon hôtel. J'ai demandé la permission de téléphoner, et une fois dans la cabine j'ai formé mon propre numéro.

CHAPITRE XII

Le chauffeur se tourna vers moi.

— Vous voilà arrivée !

Je lui tendis un billet et quittai le taxi.

— Votre monnaie.

— Gardez tout.

Trop heureuse d'être devant chez moi ! Il me cria ses remerciements. Ma petite valise à la main je me suis approchée de la grille. La clé tourna sans difficulté. J'avais craint qu'ils n'aient bouché le trou de la serrure mais mes émotions n'étaient pas terminées. La porte de la villa s'ouvrit normalement.

Avant d'entrer j'ai respiré longuement l'air de l'intérieur. Une maison abandonnée à elle-même, si peu de temps que ce soit, distille son odeur particulière. Au retour de mes absences je retrouvais d'abord le parfum du petit coffret de santal posé sur la coiffeuse de ma chambre. Mais il y avait d'autres senteurs indéfinissables qui m'étaient familières.

La villa fleurait bon la solitude. J'ai allumé le vestibule. Tout paraissait en ordre. Il y avait de la poussière cependant.

Je suis allée jusqu'au bout du couloir, à la porte de ma chambre. Elle était telle que je l'avais laissée cinq jours plus tôt. J'ai posé ma valise sur le lit et j'ai regardé autour de moi avec satisfaction.

Ensuite c'est la cuisine qui a reçu ma visite. Là aussi tout était normal. À croire qu'ils avaient fait un peu de ménage avant de partir. Le réfrigérateur était en marche et contenait encore quelques provisions. J'étais surprise de ne pas trouver des traces de leur fureur ou de leur mépris.

C'est avec une certaine appréhension que je me suis dirigée vers le living. D'un seul coup j'ai allumé, le plus de lumière possible. Ils étaient là.

Philippe occupait un fauteuil face à la porte. Fanny était légèrement sur la droite. Ils me regardaient comme les juges d'une cour d'assises doivent regarder un prévenu.

— Je te l'avais dit, fit le garçon.

Fanny eut un petit rire.

— Voici notre voyageuse !

Les mains dans les poches de mon manteau je les regardais,

incapable de prononcer un seul mot.

— Alors cette petite fugue ? renchérit la fille. Ça s'est bien passé ? Je parie que vous avez fait une foire à tout casser et que vous vous êtes couchée soûle tous les soirs.

Elle se tourna vers Philippe.

— Ne crois-tu pas que nous devrions lui offrir le verre de l'amitié ?

— Bien sûr, ma chérie.

Pour sortir, elle me frôla. J'étais figée sur place, avec l'impossibilité de savoir comment marcher, parler, penser.

— Asseyez-vous, m'a dit Philippe. Ne restez pas plantée ainsi à la porte. Vous êtes chez vous, après tout.

Il prit une cigarette et l'alluma.

— Vous êtes étonnée ? Vous vous imaginiez que nous allions déguerpir à la première sommation ?

Se détournant, il déposa l'allumette brûlée dans un cendrier. Avec une ostentation moqueuse.

— Voilà, ça n'a pas marché et vous vous demandez pourquoi. Alors que vous ne vous étiez pas trop mal débrouillée. Comment va le père Chaudière ? Son œil ? On va le lui sauver ? Avec le fric qu'il vient de toucher, il peut consulter d'éminents spécialistes. Dame, cinq cent mille francs !...

Ce fait infime me sortit de ma torpeur. Philippe savait tout, à l'exception des cent cinquante mille francs que j'avais empochés. Il devait même ignorer si Chaudière avait effectivement touché le reste.

— D'abord, votre fuite qui nous a laissés dans l'embarras, et ensuite la lettre anonyme. J'avoue que nous avons eu très peur. Le soir même j'étais sous le pont et j'ai vu venir le père Chaudière. J'ai eu bien envie de le balancer dans la Garonne. Mais évidemment ça n'aurait rien arrangé, au contraire, car sa femme était au courant.

Fanny entra avec des apéritifs. Avec la gravité d'une maîtresse de maison accomplie, elle disposa trois verres sur la table.

— Cinzano rouge, blanc ou dry ?

J'ai refusé d'un geste. Ils ont bu sans me quitter du regard. Désespérément je cherchais le détail que j'avais négligé.

— Elle n'en revient pas, dit Fanny.

Sa taille commençait à être lourde. Elle portait une robe de grossesse toute neuve. Pendant que je les croyais en pleine panique, ils faisaient des achats.

— On vous attendait hier.

Ainsi pendant des heures ils étaient restés dans l'obscurité du living pour m'offrir cette comédie, cette farce de la réception.

— Ainsi vous êtes allée trouver ce vieux ? Vous vous êtes faite sa complice ? Vous lui avez démontré qu'un chantage serait plus rentable

pour lui qu'une dénonciation, et vous n'avez pas hésité à payer pour cela ?

Brusquement, j'ai compris comment il savait tout. Il dut lire en moi.

— Je crois que vous avez trouvé votre erreur.

— L'extrait du compte de la banque ?

— Exactement. Nous l'avons eu hier matin, et j'ai alors compris toute votre machination. Cinq cent mille francs de débit. La veille nous avions eu un autre extrait pour une somme moins importante. Celle que vous aviez retirée pour vivre en ville.

Il tira sur sa cigarette.

— Nous étions prêts à partir. Quelle malchance, n'est-ce pas ?

J'étais effondrée. Je n'avais pas du tout songé à ces avis de débit.

— À votre santé, Édith !

Fanny levait son verre dans ma direction.

— Si ça ne vous fait rien de faire la cuisine. Nous n'avons pas encore dîné. Et moi les odeurs me donnent des nausées. Vous trouverez des provisions dans le réfrigérateur.

Philippe ne souriait plus.

— Pendant votre absence, je sortais la nuit pour faire les courses, et j'allais à deux kilomètres d'ici pour ne pas être reconnu. Vous pouvez vous vanter de nous avoir flanqué la frousse. Nous ne l'oublierons pas facilement. Et vous vous êtes mise dans une drôle d'histoire. Ce débit de cinq cent mille francs sur votre compte vous accuse. Si nous sommes un jour inquiétés par la police, je montrerai la lettre de Chaudière et cet extrait de compte. Même l'inspecteur le plus borné comprendra que vous avez payé pour nous, parce que vous êtes notre complice et que vous avez peur comme nous. Complice dans la mort de votre belle-mère, vous l'avez oublié ces jours derniers.

Il sortit son portefeuille et me montra la lettre et le papier de la banque.

— Voilà ! Quant à Chaudière il est coincé lui aussi. Extorsion de fonds. Il risque quelques mois de prison, si jamais je suis pris.

Il but le verre que Fanny venait de lui placer dans la main.

— Je crois que nous n'allons pas rester ici. Vous avez encore pas mal d'argent sur votre compte et je pense qu'un séjour à la campagne ferait du bien à Fanny. Dès demain je vous accompagnerai dans les agences de location, et nous tâcherons de trouver un joli petit coin pour passer les quelques mois avant la naissance du bébé. D'ailleurs, il vaut mieux que vous quittiez la ville pendant quelque temps. Le père Chaudière pourrait vous reconnaître dans la rue et se montrer plutôt curieux.

Pourquoi étais-je revenue ? J'aurais dû attendre qu'ils se lassent,

partir comme j'en avais eu l'intention. J'avais voulu constater ma victoire. C'était une dure défaite qui m'attendait.

— Hier au soir j'ai vu une nouvelle fois le père Chaudière sous le pont. Quand il en est sorti il tenait une boîte sous sa main. J'étais passé un peu avant lui et j'avais eu follement envie d'enlever les billets et de ne laisser que le récipient.

Fanny s'esclaffa.

— Il aurait fait une drôle de tête, le vieux satyre !

— Mais j'ai pensé que c'était trop dangereux. Mieux valait que Chaudière touche son pognon. D'ailleurs je suis satisfait que vous en soyez d'une somme aussi élevée. Juste punition des affres que vous nous avez procurées.

J'ai quitté la pièce en direction de la cuisine. Je ne pensais à rien et j'ai confectionné le repas sans m'en rendre compte. Je les ai servis ensuite dans le living.

— Vous n'avez pas faim, Édith ? m'a demandé Fanny dans une grimace moqueuse. Nous vous avons coupé l'appétit ?

Philippe m'examinait soigneusement.

— Mieux vaudrait en prendre votre parti. J'espère que vous n'avez pas d'autres idées de fuite dans la tête.

Je n'avais aucune idée. Une automate, voilà tout ce que j'étais. Il parut frappé par mon expression.

— Vous prenez peut-être la chose trop au tragique.

Fanny s'émut à son tour. Inquiète, son regard sauta de mon visage à celui du garçon.

— Quand le bébé sera né nous disparaîtrons.

Au moment où je quittais la pièce j'ai entendu Fanny murmurer, d'une voix mal assurée :

— Tu crois qu'elle est capable ?...

Le reste se perdit sans regret pour moi. Dans la cuisine je me suis assise sur un tabouret, les yeux dans le vague. J'entendais le cliquetis des fourchettes, leurs murmures. À la fin Fanny est allée mettre la radio. Peut-être se sentait-elle oppressée par ma présence.

Un peu plus tard j'ai regagné ma chambre. Mais je n'avais pas sommeil. Les pensées qui traversaient ma tête ressemblaient à des cris violents. Elles me déchiraient, me laissaient pantelante. Tantôt j'avais envie de mettre le feu à la maison, tantôt je pensais aux couteaux de cuisine longs et pointus.

Quand ils ont décidé d'aller se coucher, Philippe est entré dans ma chambre. J'étais assise sur mon lit.

— Vous devriez vous coucher, m'a-t-il dit d'une voix tranquille. J'ai relevé la tête pour le fixer.

— M'entendez-vous ?

— Allez-vous-en !

Brusquement j'ai foncé vers la porte, l'ai dépassé profitant de la surprise. Il m'a rattrapée alors que je venais de décrocher le téléphone. Il m'a tordu le poignet, a saisi l'appareil pour finalement le reposer sur sa fourche.

— Vous devenez folle, Édith !

Fanny au fond du couloir m'apparaissait comme dans un halo. J'ai hurlé quelque chose dans sa direction, et elle a porté la main à sa bouche en signe d'effroi.

— Venez, Édith.

— Enferme-la à la cave, Philippe. Je t'en supplie !

— Tais-toi !

Le garçon m'a entraînée jusqu'à ma chambre.

— Vous allez vous coucher et dormir. Ne m'obligez pas à vous frapper.

J'ai commencé de me déshabiller et il s'est détourné tandis que j'enfilais ma chemise de nuit.

— Vous verrez les choses sous un autre jour demain. Bonsoir.

J'ai nettement entendu la clé tourner dans la serrure. Il m'avait enfermée. Je suis restée une bonne heure inerte, mais les yeux ouverts fixés sur ma lampe de chevet. Jusqu'à ce que je sois éblouie.

C'est en vain que j'ai essayé d'ouvrir les volets en fer de ma fenêtre. Quelque chose les bloquait à l'extérieur. Il avait pensé à tout.

Enfin j'ai repris conscience. Pour constater que je venais de passer deux heures de folie. J'ai refermé ma fenêtre et je me suis glissée dans mon lit. La villa était silencieuse, mais Philippe montait sûrement la garde dans le couloir. Fanny devait se pelotonner dans ses draps, morte de peur.

Ainsi j'étais capable de les épouvanter. Cela me fit rire. Jouer la folie serait un merveilleux moyen de les lasser. Mais au bout de combien de temps ? Profiter de l'état de Fanny pour la terroriser et les obliger à me fuir ? Je savais fort bien que je n'en aurais pas la force.

CHAPITRE XIII

Huit jours plus tard nous quitions la villa en direction de l'est. Le départ eut lieu deux heures avant le lever du soleil, en pleine nuit. Philippe avait loué une maison dans les environs de Perpignan, pas très loin de la mer. Lui seul s'était occupé de cette affaire. Fanny et moi ignorions où il nous conduisait.

À dix heures du matin nous étions à Perpignan. Philippe nous laissa pour aller chercher la clé chez le propriétaire. Ensuite, il ne nous fallut pas une heure pour arriver à destination.

Nous venions de traverser un village nommé Saint-Cyprien quand la Dauphine s'engagea dans une allée de cyprès, en direction d'une maison à un seul étage, spacieuse et blanche, qui se dressait au milieu d'une sorte de garrigue. Plus loin, il y avait un bois de pins et, sur la gauche, une grande étendue de vignes.

— Le propriétaire m'a dit qu'il avait fait rentrer cinq cents kilos de charbon, et qu'un calorifère dans le hall suffisait à chauffer toute la maison.

Il faisait très beau et presque chaud.

— Nous allons être très bien, déclara Fanny en mettant pied à terre.

La maison était simplement meublée mais confortable. En bas une cuisine immense, blanchie à la chaux et une salle à manger avec des meubles rustiques anciens. En haut deux chambres et un cabinet de toilette dans le couloir.

— Il m'a recommandé de vidanger le réservoir d'eau en mettant la pompe en marche.

Le commutateur de celle-ci se trouvait à côté du compteur électrique. Il l'a enclenché et un bourdonnement s'est élevé, provenant du toit.

— Je vais au village faire les premières courses.

— Je vais avec toi, dit Fanny.

Le regard de Philippe m'a cherchée. J'ai haussé les épaules.

— Vous me trouverez ici au retour.

Ils sont partis ensemble. Pendant ce temps j'ai fureté un peu partout avant d'allumer le calorifère. Il a commencé par fumer énormément avant de ronfler de façon normale. Je l'ai bourré de charbon, puis j'ai diminué le tirage. La maison était très grande mais,

dans ce pays, ce seul moyen de chauffage suffisait pour rendre l'habitation agréable.

La Dauphine est apparue dans le chemin une heure plus tard, et ils ont commencé de décharger les provisions. J'avais un réchaud alimenté par une bouteille de gaz pour faire la cuisine.

Dans l'après-midi Fanny s'est allongée dans une chaise longue à l'ombre clairsemée d'un pin parasol. Brusquement elle a deviné que je l'observais.

— Qu'avez-vous à me regarder ?

Peut-être crut-elle que je me moquais de sa taille déformée.

— Ne regardez pas mon ventre. Vous êtes jalouse, hein ?

J'ai éclaté de rire.

— Pas du tout. Vous oubliez que je suis bien encore assez jeune pour espérer avoir un jour des enfants.

Sa moue donnait à penser qu'elle n'en croyait rien et que j'avais plutôt l'air d'une grand-mère que d'une jeune femme.

— Et puis, ai-je repris, c'est vous qui pourriez être jalouse.

— Moi ?

— De Philippe, ai-je susurré. Dans votre état...

Elle a pâli. J'avais fait mouche.

— Ce n'est pas toujours agréable pour un homme une femme constamment malade.

Les nausées se succédaient parfois pendant toute une journée, la transformant en petite fille malheureuse et méchante.

— Vous croyez que Philippe songerait à me tromper avec vous, dit-elle avec mépris.

— Pourquoi pas ?

Lentement elle a détaillé mon corps et j'ai lu dans ses yeux qu'elle n'en doutait plus. Très satisfaite, je suis revenue dans la cuisine. Plus tard, Philippe l'a rejointe et j'ai compris qu'elle ne lui avait pas parlé de l'incident. De crainte de lui mettre des idées en tête, certainement. Elle était très futée pour son âge.

Nous nous sommes rapidement accoutumés à cette vie nouvelle. Personnellement, j'étais très heureuse de ce changement. Le drame que je vivais s'éparpillait quelque peu dans cette campagne ensoleillée et agréable du Roussillon. Et j'avais beaucoup plus le temps de réfléchir et de faire des projets valables.

Les deux jeunes gens se rendaient parfois au village. De tout mon séjour les habitants du pays ne m'ont pas aperçue une seule fois. Le hasard l'a voulu ainsi au début, puis par la suite mon intention délibérée. Dès que j'apercevais une silhouette à quelque distance de la maison je me précipitais à l'intérieur et évitais de me montrer. Le facteur laissait notre courrier au bout de l'allée, dans une boîte clouée

contre un poteau. Il vint jusqu'à la maison quelques jours avant la Noël pour nous présenter le calendrier des P.T.T. J'ai soigneusement évité de me montrer et dans la conversation entre lui et le couple je n'ai jamais été citée. Depuis la cuisine je les entendais fort bien.

— Vous ne vous ennuyez pas trop ici ? demandait le facteur. Il est vrai que des jeunes amoureux comme vous, ça ne s'ennuie jamais ! Mais ça manque de voisins, hein ?

Dans le courrier il y avait surtout des journaux, des revues et des catalogues de maisons d'enfants. Puis Fanny commença de passer des commandes. C'est moi évidemment qui fournissais l'argent nécessaire. Nous vîmes arriver par la poste quantité de choses utiles à un bébé. Philippe et Fanny passaient des heures à les contempler. J'en faisais autant une fois qu'ils étaient couchés, et à mon tour je dépliais les brassières et les couches-culottes, caressais le burnous douillet et le nid d'ange d'un blanc immaculé. Fanny avait choisi cette couleur et je l'approuvais secrètement.

Au fur et à mesure que son ventre s'alourdissait, on ne parlait plus que du bébé dans la maison et je m'intéressais à ces conversations. Ils n'en paraissaient même pas surpris et, dans leur fatuité de futurs parents, s'imaginaient qu'on ne pouvait qu'admirer leur rejeton à naître. Ils ne pouvaient deviner la raison profonde de mon attention nouvelle pour cette naissance.

Fanny alla passer la deuxième visite à Perpignan et en revint presque catastrophée. Il se précisait que l'accouchement serait très difficile.

— Nous reviendrons à Toulouse un mois avant, annonça Philippe.

J'ai pensé que ce serait en plein printemps. D'ici là tant d'événements pouvaient se produire ! Mais je ne trouvais aucune solution à mon cas. J'avais cru que ce séjour à la campagne me serait favorable. Décidément ma vie paraissait vouloir s'accomplir en compagnie de ces deux êtres.

Philippe prenait goût à l'oisiveté. Il allait pêcher en mer presque tous les jours. Des fenêtres du premier étage on apercevait la Méditerranée. Depuis longtemps l'argent volé au père Chaudière était dépensé et ils vivaient entièrement à mes crochets. De façon très large. Au point que je commençais de m'inquiéter. Mes réserves fondaient rapidement et, à ce rythme-là, ne subsisteraient bientôt plus que mes revenus.

J'ai entrepris de me montrer réticente pour l'argent et les disputes ont commencé. Fanny voulait s'acheter un manteau pour remplacer la redingote qu'elle ne pouvait plus boutonner.

— Dans ce pays l'hiver est doux. Vous n'en avez pas besoin, lui ai-je répondu.

J'ai même tenu tête à Philippe. Quand il m'a menacée, je lui ai ri

au nez.

— Que pouvez-vous faire ? Tuer la poule aux œufs d'or ?

Mon argent, il en avait besoin. Énormément, en effet, pour les mois à venir.

Fanny sanglotait alors dans les bras de son amant qui me faisait des yeux terribles.

— Ne me poussez pas à bout, Édith. Si Fanny manque du nécessaire j'irai voler de l'argent ailleurs. Si je me fais prendre vous savez bien ce qui arrivera.

Je lui désignai la porte.

— Ne vous gênez pas. Rapportez une somme considérable. Ne faites pas de détail.

Ces railleries les mettaient hors d'eux.

— Vous êtes méchante !

— Non, je défends mon patrimoine.

Fanny ricanait :

— Pour vos héritiers ?

— Pourquoi pas !

Ils me couvraient de sarcasmes. Un jour Fanny s'est mise à glapir :

— Tu ne vois pas qu'elle meurt d'envie de coucher avec toi ? Elle s' imagine que parce que je suis déformée par ma grossesse tu ne m'aimes plus. Elle me l'a dit.

Philippe a eu l'air gêné.

— C'est vrai, Édith ?

— Ne la tromperiez-vous pas si l'occasion s'en présentait ? lui ai-je rétorqué.

Inquiet, il a évité de répondre, mais la petite garce s'est suspendue à son bras.

— Réponds, Philippe, sinon elle va triompher.

— Mais non ! Je t'aime, tu le sais.

Fanny s'est tournée vers moi.

— Vous avez entendu ?

— Pas très convaincant, ai-je rétorqué du tac au tac.

Elle a trépigné et Philippe a dû l'entraîner dans sa chambre, puis il est venu me rejoindre.

— Si jamais vous parlez de ce qui s'est passé entre nous au mois de novembre, je vous tue.

J'ai pris un air ahuri.

— Mais que s'est-il passé dont je puisse garder un souvenir vraiment explosif ?

Philippe a rougi, atteint dans sa fierté de mâle, et a grommelé :

— Vous le savez fort bien.

La Noël et le jour de l'an passèrent sans attirer particulièrement

notre attention. Philippe aurait bien volontiers fait un cadeau à Fanny, mais c'est moi qui tenais les cordons de la bourse. Et je les serrais le plus possible.

Brusquement, le froid est venu. Avec une telle rigueur que le calorifère devint ridiculement insuffisant. Nous avions beau le nourrir jusqu'à la gorge, il ne dispensait qu'une chaleur très faible.

Tous les jours Fanny se plaignait d'avoir froid. Mais je faisais la sourde oreille. Moi aussi j'avais froid, mais j'arrivais à le supporter.

À la fin Philippe s'est fait suppliant.

— Vous ne pouvez nous laisser mourir de froid !

— Mourir ? Voilà un bien grand mot.

Il m'a montré un placard de publicité dans un journal.

— Regardez... Avec ce chauffage à bouteille incorporée nous pourrions augmenter notre confort.

— Le vôtre, surtout !

Une fois seule j'ai regardé cette annonce publicitaire. Cela me rappelait un grave accident qui s'était produit à Toulouse, l'été précédent. Une bouteille de gaz avait explosé, tuant trois personnes, en blessant grièvement une autre. Le drame s'était produit au cours du repas. Trois morts sur quatre. Trois chances sur quatre.

En quelques semaines de vie commune j'avais acquis une conviction. Je ne me débarrasserais jamais d'eux. Ils se cramponneraient le plus possible, même si je me montrais d'une avarice extrême. Ils ne savaient travailler ni l'un ni l'autre et ne connaissaient qu'une façon de manger et d'avoir un toit : exploiter une imbécile comme moi. Et, toujours, ils agiteraient devant moi la même menace. Plus le temps passait et moins je me sentais capable de prouver mon innocence, d'expliquer la lente machination dans laquelle ils m'avaient entraînée.

Je pouvais les faire crever de faim et de froid, les injurier. Rien n'y ferait. Ils ne lâcheraient pas prise, à moins de trouver une proie plus intéressante. Je ne pouvais pas la leur fournir.

Il ne restait qu'une seule solution.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, Philippe est allé acheter cet appareil de chauffage à Perpignan. Il le ramena sur le fixe-au-toit, traversa ainsi le village et il y eut certainement plusieurs personnes pour le voir.

Fanny battit des mains quand elle aperçut le radiateur. Il fallut le mettre en marche immédiatement. Un vent très froid emprisonnait la maison dans ses filets glacés. La jeune femme s'installa près du chauffage l'air ravi.

Après le repas, alors qu'ils lisaient tout près du radiateur j'ai gagné le premier étage et j'ai pénétré dans leur chambre. Philippe avait jeté sa gabardine et son blouson sur le lit. Son portefeuille contenait la lettre de Chaudière et l'avis de débit des cinq cent mille francs. Je les ai pris mais c'est en vain que j'ai cherché la carte grise dans les différents compartiments du maroquin.

Tant qu'elle n'était pas en ma possession je ne pouvais rien entreprendre. Déçue, je suis revenue dans la cuisine où brûlait un feu de bois qui n'apportait qu'un semblant de chaleur.

Elle ne pouvait se trouver que dans une des poches de son pantalon.

Sous quel prétexte pouvais-je la lui demander ? Toute question risquait de le rendre méfiant. Il me fallait ruser avec patience.

Dans l'après-midi Fanny vint se faire chauffer du lait. Elle pouffa en regardant ce que je lisais.

— Conseil aux jeunes mamans ! Est-ce que vous vous imaginez que je vous confierai le bébé ?

— Je n'ai aucune aptitude pour faire la nurse, ai-je rétorqué aussitôt.

Pourtant elle était intriguée.

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à ce qui concerne le bébé ?

Là je n'ai pas répondu. Dans ses yeux naissait une inquiétude.

— D'abord ce livre m'appartient.

Je le lui ai tendu.

— Je n'aime pas vous voir vous occuper de ça.

La jalousie la faisait souffrir.

— C'est comme pour les affaires du bébé, vous n'arrêtez pas de les tripoter quand je ne suis pas là. J'ai horreur de ça.

— J'aime bien m'assurer de la qualité de ce que je paye.

Mouchée, elle a versé son lait dans un bol. Mais elle hésitait à me quitter, tournait autour de moi, comme dans l'attente d'une confiance ou d'un aveu.

— Si le bébé naît à Toulouse, il se peut que vous ne le voyiez jamais, dit-elle méchamment.

Tranquillement, je l'ai regardée.

— Croyez-vous que j'en serais marrie ? Vous me parlez comme si j'étais la future grand-mère ou la future tante.

— Vous le détestez ?

— Pas plus que vous.

Le bol faillit échapper de ses doigts tremblants.

— Vous le détestez à l'avance parce que ce sera le bébé de Philippe et de moi.

Je souriais. Elle a fini par quitter la pièce. Je réfléchissais au moyen de fouiller les poches de Philippe. Ce dernier est venu me dire qu'il faudrait commander du charbon au village.

— À l'épicerie il y a de petits sacs de cinq kilos faciles à transporter avec la Dauphine. Demain il faudra que j'aille en chercher une dizaine.

— Ça nous reviendra cher.

Ces manifestations inattendues de mon avarice les exaspéraient.

— Évidemment... Tout est cher quand on veut vivre normalement. J'ai posé mon tricot.

— Croyez-vous que nous vivions normalement ?

Contre ces petites révoltes il ne pouvait absolument rien faire. Il n'avait à sa disposition qu'un moyen de pression, et il ne pouvait l'utiliser qu'une seule fois. À plusieurs reprises il a réprimé de violentes envies de me rouer de coups.

— Je n'ai pas assez d'argent pour aller acheter ces sacs de charbon. Il faut remplir le réservoir d'essence de la bagnole.

Un précieux renseignement.

— Nous attendrons demain, ai-je murmuré.

Il ne pouvait se supporter trop longtemps dans la maison. Il lui fallait courir les routes avec la voiture, aller boire un verre au café du village, faire des achats.

— Pourquoi pas ce soir ?

Bonne occasion de faire le plein d'essence.

— Achetez de l'essence et du charbon.

Je lui ai donné l'appoint. Quelques minutes plus tard la Dauphine s'est éloignée dans le chemin de terre qui rejoint la route. Il s'est mis à neiger peu de temps après. Fanny, enfouie dans une bergère en face du radiateur, paraissait frigorifiée.

— Vous devriez éteindre un moment cet appareil. L'air finit par se

vicier.

— Pour avoir froid ? Vous souhaiteriez que j'attrape mal et que mon enfant en soit la victime ?

Sa maternité tournait au complexe. Je n'ai pas insisté et je l'ai laissée seule jusqu'au retour de Philippe. Quand la voiture a été dans la remise accolée à la maison, je suis allée vérifier si le plein d'essence était fait. Il l'était. Philippe transportait les petits sacs de charbon sous l'escalier. La neige tombait de plus en plus épaisse sur la terre gelée depuis deux jours.

— J'ai rapporté du pain. Il paraît qu'au cours du dernier hiver rigoureux le village en a manqué.

Fanny nous rejoignit dans la cuisine. Elle avait jeté une couverture sur ses épaules.

— Les routes seront difficilement praticables demain matin.

Elle a frissonné :

— Si jamais nous avons besoin du médecin ?...

— Tout se passera bien. Ils craignent aussi pour les conduites d'eau. Elles ne sont pas profondément enfouies dans ce pays.

J'ai eu un regard pour le robinet. Il me faudrait penser à ce détail.

À la nuit tombée il neigeait toujours et la couche atteignait vingt centimètres. Le front contre la vitre glacée je me répétais que c'était une nuit idéale. De ma poche j'ai sorti une coupure de journal. L'horaire des trains à Elne, petite ville située à cinq kilomètres de là. Il y avait un dernier train pour Perpignan à onze heures trente du soir. Avec la neige il me faudrait deux heures pour me rendre jusqu'à la gare.

Une soupe épaisse à la mode paysanne mijotait sur le feu de bois. Il ne restait plus que quelques bûches dans la remise. C'était du chêne-vert coupé depuis longtemps, qui brûlait avec une flamme vive. J'aimais m'asseoir devant la cheminée et regarder palpiter le feu.

C'est quand j'ai apporté la soupière que l'idée m'est venue. J'ai fait semblant de trébucher et j'ai répandu une partie du potage sur les jambes de Philippe. Il a poussé un cri de douleur car la soupe était brûlante.

— Mon pantalon !

Une tache épaisse s'étendait sur les deux jambes.

— Elle l'a fait exprès !

J'ai haussé les épaules.

— Je ne suis pas complètement idiote, tout de même. Donnez votre pantalon que je le nettoie.

Philippe a paru surpris de ma proposition.

— Il faut le laver ?

— Un nettoyage à sec suffira peut-être. J'ai ce qu'il faut dans ma

chambre.

Par hasard, il avait un vieux pantalon en velours accroché à la porte de la cuisine. Il l'a enfilé tandis que j'emportais l'autre.

Mais j'arrivais à peine dans ma chambre qu'il m'a rejointe.

— Laissez-moi vider mes poches.

Le cœur fou j'ai assisté à la scène. Son paquet de cigarettes, ses allumettes, son mouchoir et de la menue monnaie sont passés dans ses mains.

— C'est tout, je crois.

Pas de carte grise ! Les jambes faibles, je suis entrée dans ma chambre. C'est en vain que j'ai fouillé les poches revolver. Elles étaient vides. J'ai tout d'abord pensé qu'il avait égaré cette pièce officielle.

L'esprit ailleurs j'ai nettoyé les dégâts aussi bien que possible. Quand je suis redescendue ils avaient terminé leur repas.

— Mieux vaut attendre demain pour qu'il achève de sécher.

Peu de temps après ils sont allés se coucher et j'ai ouvert tous les tiroirs des meubles sans trouver cette fameuse carte. Pourtant, il me la fallait. Je ne pouvais laisser un tel indice derrière moi.

Finalement, j'ai rejoint ma chambre. Toute la nuit le vent a soufflé en tempête, faisant tourbillonner la neige. Ma chambre n'avait pas de volets et depuis mon lit je pouvais voir les paquets de flocons s'entasser contre les carreaux.

Le lendemain, la campagne était toute blanche. Plusieurs sortes d'oiseaux volaient à peu de distance, et Philippe regretta de ne pas avoir un fusil. Il y avait des canards et des foulques. La neige ne tombait plus mais le ciel était bas.

Fanny, ce jour-là, s'est levée très tard.

— Nous aurions mieux fait de rester à Toulouse, a-t-elle déclaré sèchement. Au moins là-bas nous ne souffrions pas du froid. Philippe, veux-tu allumer le radiateur ?

Puis, virulente, s'adressant à moi.

— Si vous n'aviez pas commis la bêtise d'aller chez le père Chaudière, nous serions là-bas et bien au chaud.

Ostensiblement elle tournait le dos à la solitude immaculée.

— Le robinet du cabinet de toilette est gelé. Si ça continue, nous n'aurons pas d'eau. Quel sale pays !

Philippe a essayé de plaisanter.

— Songe à ce que ça doit être ailleurs, plus au nord.

Mais rien ne pouvait la déridier. Elle s'est plainte de douleurs abdominales qui ont complètement affolé le garçon.

— Veux-tu que j'aille chercher le docteur ?

— Tu crois qu'il va se déranger avec ce temps ?

— Pourquoi pas.

Quand il a été complètement équipé pour faire la route, elle a déclaré que ça allait mieux et a consenti à avaler un bol de café au lait avec quelques tartines. Je riais silencieusement de sa rouerie et de la naïveté de Philippe. Personne n'aurait cru qu'il avait tué une vieille femme et failli assassiner un vieillard. Il obéissait au moindre de ses caprices, la couvait de soins attentifs.

Vers deux heures de l'après-midi le facteur est apparu au bout de l'allée. Il portait un paquet sous le bras. Dernièrement ils avaient commandé une baignoire de bain gonflable.

Ils l'ont fait entrer dans la salle à manger.

— Quel fichu temps !... Avec plaisir !...

Philippe est venu faire chauffer du café.

J'ai voulu en avoir le cœur net.

— Voulez-vous que je le lui apporte ?

Il a sursauté et s'est tourné vers la porte de la cuisine, heureusement fermée.

— Non !

— Pourquoi ?

Contrairement à ce que j'attendais il n'a pas essayé de biaiser.

— Je ne veux pas qu'il sache que nous sommes trois ici.

Brusquement, la peur m'a agrippée.

— Mais... pourquoi ?

— Pour des tas de raisons.

J'avais peur de comprendre. Nerveusement, il fouillait le buffet, cherchant une petite bouteille d'eau-de-vie. Il a quitté la pièce sans plus d'explications. Une demi-heure plus tard, le facteur a repris sa route.

Sans attendre, je les ai rejoints dans la salle à manger.

— Pourquoi cachez-vous ma présence ?

Fanny a retroussé ses lèvres dans une sorte de rictus.

— Dis-le-lui, Philippe.

— Nous ne savions pas jusqu'à quel point vous resteriez tranquille. Depuis votre fugue de Toulouse, nous sommes sur nos gardes.

— Et si j'avais tenté de fuir ?

Philippe a détourné le regard, mais elle a terminé à sa place.

— Vous ne seriez pas allée bien loin et vous n'auriez plus jamais recommencé.

C'était net. S'il avait fallu, ils seraient allés jusqu'au bout, jusqu'à me tuer.

— Et vous avez changé d'avis ?

— Du moment que vous vous tenez de façon normale.

J'ai essayé de plaisanter.

— Vous auriez tué la poule aux œufs d'or ?

Fanny, entre ses dents serrées, a lâché :

— Avouez que vous êtes mauvaise pondeuse. À ce rythme-là, nous en serons bientôt au régime de l'eau et du pain sec.

— Personne ne sait au village que je suis ici ?

— Non, ma chère Édith.

Toujours elle qui répondait. Lui, il paraissait ne rien entendre.

— Eh bien, j'ai envie d'aller faire le tour des maisons pour signaler ma présence.

Ils n'ont même pas réagi. Ils savaient fort bien que je n'oserais pas. Mais la situation était bouffonne. Moi qui m'étais toujours efforcée de ne pas laisser soupçonner mon existence. Dans le fond je leur avais rendu un grand service, tout en croyant œuvrer pour mon propre compte. Mon expression amusée horripila Fanny.

— Vous ne croyez pas à nos menaces ?

— Oh ! si !... Énormément !

La neige tombait en tout petits flocons, mais il n'y avait plus de vent. De la fenêtre de la cuisine je regardais les traces du facteur qui disparaissaient rapidement. Je songeais à cette carte grise introuvable. À cause d'elle je ne pouvais profiter de ces circonstances exceptionnelles pour mon projet.

Le rire aigu de Fanny s'est élevé dans la pièce voisine. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'elle m'avait annoncé qu'ils avaient songé à se débarrasser de moi, au début de notre séjour dans cette maison. Quelle fille était-elle ? J'aurais pu me sentir en état de légitime défense, mais j'éprouvais une certaine tristesse. À mon tour je devais me défendre, tuer pour ne pas l'être. Chaque jour je m'étais durcie un peu plus jusqu'à me dépouiller de toute pitié et de tout sentimentalisme.

Il fallait que je vive. J'en avais le devoir absolu. Ce deuxième souffle m'aidait dans ma difficile entreprise. Mon plan était bien net et j'en connaissais le moindre détail. Il était d'une lucide férocité. Et les dernières déclarations du couple ne faisaient que me donner encore du courage.

— Pourquoi restez-vous dans l'ombre comme une araignée dans son coin ?

Fanny se tenait sur le seuil de la cuisine.

— Je me plais dans cette pénombre.

D'un geste sec, elle éclaira. Du même coup le crépuscule devint nuit à l'extérieur.

— Encore de la soupe ! s'exclama-t-elle. J'en ai suffisamment mangé midi et soir chez mes parents. Je ne peux plus la sentir.

Cette soupe que je mijotais chaque soir faisait partie de mon plan. Il fallait qu'elle soit épaisse et suffisamment odorante et épicée.

— Avec ce froid, c'est un plat excellent.

— Économique, surtout ! fit-elle, acide.

Plus intuitive que Philippe, elle allait et venait dans la cuisine, avec des yeux soupçonneux. Peut-être humait-elle les effluves de mes intentions.

Tandis qu'elle me regardait, une idée me vint. Il était difficile d'aller vérifier si la carte grise se trouvait bien là où je l'imaginais.

— Il reste du lait ?

— En poudre seulement.

Il fallait que je sorte. Avant de servir le repas.

— Je vais chercher du bois.

— Parce que vous estimez que ça chauffe mieux ?

J'enfonçais dans la neige à peine durcie. Mais les couches inférieures étaient plus glacées. Rapidement j'ai fouillé la Dauphine. La carte grise se trouvait dans le vide-poches côté conducteur. Je l'ai glissée dans mon corsage et je suis revenue avec deux bûches.

Fanny avait quitté la cuisine. Heureusement. Il m'a fallu plusieurs minutes pour reprendre mon souffle. J'avais la carte grise. Je pouvais tout déclencher, mettre mon plan en action le soir même.

La neige continuait de tomber et la cuisine sentait bon la soupe paysanne aux nombreux légumes.

CHAPITRE XV

Un flacon de « Largactil » dans la soupe. J'ai arrêté l'ébullition et j'ai goûté. Un très léger arrière-goût pharmaceutique. J'ai poivré davantage. J'ignorais si la dose était mortelle, mais j'estimais qu'elle serait très efficace. J'ai ouvert le robinet pour vider le réservoir du toit.

À sept heures, j'ai apporté la soupière sur la table et Fanny a ricané :

— Attention à ton pantalon, Philippe !

Mais je tenais la soupière fermement dans mes deux mains. Philippe a soulevé le couvercle. Fanny a commencé par dire que deux louches lui suffisaient. Mais Philippe était intransigeant sur la nourriture.

— Encore, sinon je me fâche. Tu manges pour deux.

Comme je mangeais à la cuisine, ils ne se souciaient pas de moi. Pour la suite, ils se sont débrouillés avec du saucisson et des restes réchauffés de midi. Je m'efforçai de finir ce qu'il y avait dans mon assiette.

Pourtant, je n'ai pu résister. À huit heures, je suis allée voir. Fanny bâillait à se décrocher la mâchoire et Philippe avait un air vague.

— On dit que la neige donne envie de dormir, m'a-t-il dit d'une voix molle.

Ils se couchaient de bonne heure, les autres soirs. Dix minutes plus tard j'étais seule au rez-de-chaussée. C'est alors que j'ai commencé de travailler dur. Monter le radiateur au premier fut relativement facile, mais pour la bouteille ce fut plus pénible.

J'ai fourré toutes mes affaires dans ma valise. Elle était lourde, mais cinq kilomètres dans la neige avec ce poids à la main ne m'effrayaient pas.

Dans la remise j'ai gratté les numéros minéralogiques de la Dauphine. Ensuite j'ai fait sauter les trois plaques d'identification avec un tournevis et je les ai glissées dans ma poche. Il y en avait deux à l'intérieur du coffre et une autre sur le carter-cylindres. Je n'avais qu'à suivre les indications du manuel de la marque pour les retrouver.

Il me fallut ensuite vidanger une partie de l'essence. J'ai utilisé la pompe du moteur après avoir débranché le tuyau du carburateur. J'ai eu du mal à remplir un bidon. Du contenu, j'ai imbibé l'intérieur de la voiture. De nouveau j'ai pompé dans l'odeur entêtante du carburant.

Mais il me fallait un autre bidon plein pour les escaliers.

Ma valise dans le chemin j'ai frappé à la porte de leur chambre. Au bout de trois essais je suis entrée chez eux. La clarté de la neige les inondait et, comme elle, ils étaient livides. Le radiateur a roulé sans bruit jusqu'auprès de leur lit. J'ai tourné légèrement la vanne et le gaz a commencé de fuser avec un bruit léger.

De mon bidon j'ai arrosé le plancher puis le corridor et enfin les escaliers. Jusqu'en bas. Je me suis demandé si la bouteille du réchaud de cuisine exploserait elle aussi. Elle était presque vide.

Dans la caisse à bois j'ai pris des journaux et j'en ai fait un tas au bas de l'escalier. J'y ai mis le feu et sans me retourner j'ai tiré la porte derrière moi.

L'incendie dut se propager rapidement car, aussitôt, j'ai entendu le ronflement.

Un autre journal en feu et dans une immense flamme la Dauphine et le local se sont embrasés. J'ai refermé la porte, là aussi.

Ma valise à la main j'ai couru vers la route. Il me fallait me hâter de dépasser le village par l'extérieur. J'arrivais à Saint-Cyprien quand l'explosion a secoué le pays. Presque en même temps j'ai entendu claquer quelques volets et les villageois s'interroger d'une fenêtre à l'autre.

Puis je me suis enfoncée dans la nuit et la neige. Je n'y voyais pas à trois mètres, mais je marchais le long de la route. Il était neuf heures trente. J'avais largement le temps d'arriver à Elne.

Je n'étais plus qu'à un kilomètre de cette ville quand j'ai aperçu les lueurs des phares. Je me suis approchée du fossé pour m'y cacher.

La voiture rouge est passée à petite vitesse. Ce n'est qu'un peu plus loin que le chauffeur a actionné son signal d'alerte. Il y avait plus d'une heure que la maison brûlait. Si on faisait venir les pompiers d'Elne avec leur remorque-citerne, c'était qu'on n'avait pas pu arrêter le sinistre.

Enfin j'ai pénétré dans la salle d'attente de la gare. Il n'y avait là que deux personnes, un homme et une femme. Ils ont bien fait attention à moi, mais je ne me faisais aucun souci.

Le train avait une vingtaine de minutes de retard. J'ai pris un billet pour Perpignan. Une fois dans cette ville un taxi m'a conduite à un hôtel central. Ma chambre, avec cabinet de toilette, était très agréable. Je me suis douchée avant de me coucher.

Au petit déjeuner je pus lire tous les détails sur ce « mystérieux incendie » dans le journal local. Comme je l'avais prévu, on s'étonnait que le feu eût pris un peu partout à la fois avec une telle rage. Quand les gens du village étaient arrivés sur les lieux, toute la maison était en flammes. L'explosion d'une bouteille à gaz avait détruit une partie du premier étage. Ce n'est que plus tard qu'on avait pu dégager les corps

des deux victimes, M. et M^{me} Philippe Sauret. Dans le hangar accolé à la maison se trouvait la carcasse d'une Dauphine, sous les décombres calcinés. La maison appartenait à un certain M. Hugues, marchand de primeurs à Perpignan.

Quelques instants plus tard, je prenais un billet pour Toulouse. J'y suis arrivée au début de l'après-midi. J'ai pris un taxi et, à quatre heures environ, j'étais chez moi. Il ne neigeait plus, mais le jardin était enfoui sous un épais molleton.

Le lendemain il y avait dans la « Dépêche » de nombreux détails. On avait eu tant de mal à maîtriser l'incendie parce que les conduites d'eau du village avaient gelé. Il y avait des constatations étranges. On se demandait s'il ne s'agissait pas d'un suicide, les deux jeunes mariés ayant tenté de s'asphyxier. Le gaz avait pris feu, la bouteille aurait explosé. Mais pourquoi la voiture avait-elle brûlé en même temps ? Une enquête était ouverte.

Il y a quinze jours de cela. J'ai repris ma petite vie tranquille d'autrefois. Je sors beaucoup moins cependant. J'ai, en effet, bien des choses à faire. J'aime bien coudre et tricoter.

Les brassières que je confectionne sont aussi belles que celles que l'on peut acheter dans les magasins spécialisés.

Ma taille commence à s'alourdir et je songe à quitter Toulouse pour une autre ville où je ne serai pas connue. Je referai ma vie en compagnie du petit être qui doit naître fin juillet, si mes calculs sont exacts. Je me ferai passer pour une veuve récente, et on me plaindra beaucoup.

Mais jamais je ne parlerai de son père à mon enfant.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)
Dépôt légal : 3^e trimestre 1962
IMPRIMÉ EN FRANCE
PUBLICATION MENSUELLE